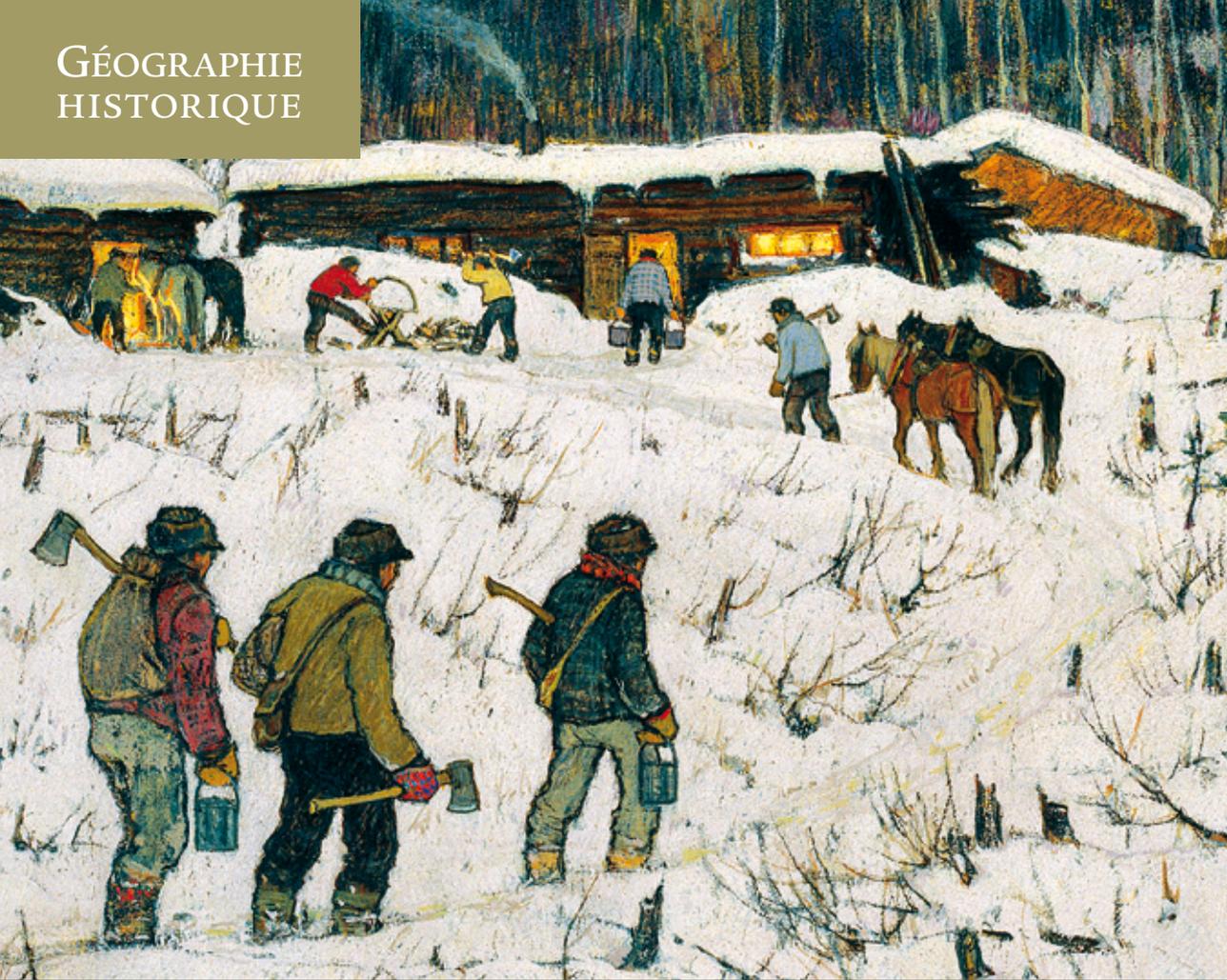


GÉOGRAPHIE
HISTORIQUE



COLE HARRIS

LE PAYS REVÊCHE

Société, espace et environnement au Canada avant la Confédération

TRADUCTION : LAURIER SAINT-YVES

CARTOGRAPHIE : ERIC LEINBERGER



Rédigé par le spécialiste en géographie historique le plus prééminent au Canada, *Le pays revêche* est un ouvrage marquant de l'histoire du Canada d'avant la Confédération. Cole Harris présente un panorama des processus par lesquels des îlots de colonisation européenne sur le pourtour de l'Amérique du Nord sont devenus le Canada d'aujourd'hui.

MARGARET CONRAD, co-auteure
d'*Atlantic Canada : A Region in the Making*
et de *History of the Canadian Peoples*.

LE PAYS REVÊCHE

Société, espace et environnement au Canada avant la Confédération

COLE HARRIS

LE PAYS REVÊCHE

Société, espace et environnement au Canada avant la Confédération

TRADUCTION : LAURIER SAINT-YVES

CARTOGRAPHIE : ERIC LEINBERGER



**Presses de
l'Université Laval**

2012

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

COLLECTION FONDÉE PAR SERGE COURVILLE
CODIRIGÉE PAR DONALD FYSON ET YVAN ROUSSEAU

La collection « Géographie historique » regroupe des scientifiques reconnus et accueille tous les chercheurs préoccupés de donner une dimension spatiale à leurs analyses historiques, quelle que soit leur discipline. Elle rassemble des textes destinés à donner ses fondements à la géographie historique québécoise et à faire connaître l'expérience et l'espace québécois.

Titres parus

La Cartographie au Québec, 1760-1840, par Claude BOUDREAU, 1994.

Introduction à la géographie historique, par Serge COURVILLE, 1995.

Espace et culture / Space and Culture, sous la direction de Serge COURVILLE et Normand SÉGUIN, 1995.

La Sidérurgie dans le monde rural: les hauts fourneaux du Québec au XIX^e siècle, par René HARDY, 1995.

Peuplement et dynamique migratoire au Saguenay, 1840-1960, par Marc ST-HILAIRE, 1996.

Le Coût du sol au Québec, par Serge COURVILLE et Normand SÉGUIN, 1996.

Naviguer le Saint-Laurent à la fin du XIX^e siècle. Une étude de la batellerie du port de Québec, par France NORMAND, 1997.

La Bourgeoisie marchande en milieu rural (1720-1840), par Claude PRONOVOST, 1998.

Paysage, mythe et territorialité: Charlevoix au XIX^e siècle. Pour une nouvelle approche du paysage, par Lynda VILLENEUVE, 1998.

À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire, par Paul-Louis MARTIN, 1999.

Les Idéologies de développement régional. Le cas de la Mauricie 1850-1950, par René VERRETTE, 1999.

Jacques Rousseau 1905-1970, curriculum-anthologie-témoignages, bibliographie, par Camille LAVERDIÈRE et Nicole CARETTE, 1999.

Le Québec, genèses et mutations du territoire, par Serge COURVILLE, 2000.

Petits Pays et grands ensembles: les articulations du monde rural au XIX^e siècle.

L'exemple du lac Saint-Pierre, par Jocelyn MORNEAU, 2000.

Les Cent-îles du lac Saint-Pierre, par Rodolphe DE KONINCK, 2000.

Le Mariage dans la vallée du Haut-Richelieu au XX^e siècle, par Martine TREMBLAY, 2001.

Place, culture and identity. Essays in Historical Geography, in Honour of Alan R. H. BAKER, Edited by Iain S. BLACK and Robin A. BUTLIN, 2001.

L'État et le changement agricole dans Charlevoix, 1850-1950, par Normand PERRON, 2003.

Marshlands: Four Centuries of Environmental Change on the Shores of the St. Lawrence,
par Matthew G. HATVANY, 2003.

Les Territoires de l'entreprise / The Territories of Business,
sous la direction de Claude BELLAVANCE et Pierre LANTHIER, 2004.

Entre empire et nation. Les représentations de la ville de Québec et de ses environs, 1760-1833,
par Alain PARENT, 2005.

Québec-Wallonie: dynamiques des espaces et expériences francophones,
sous la direction de Brigitte CAULIER et Luc COURTOIS, 2006.

Industrie laitière et transformation agraire au Saguenay–Lac-Saint-Jean, 1870-1950,
par Régis THIBEAULT, 2008

Temps, espace et modernités: mélanges offerts à Serge Courville et Normand Séguin,
sous la direction de Brigitte CAULIER et Yvan ROUSSEAU, 2009.

Hors collection

Paroisses et municipalités de la région de Montréal au XIX^e siècle (1825-1861),
sous la direction de Serge COURVILLE, avec la collaboration de Jacques CROCHETIÈRE,
Philippe DESAULNIERS et Johanne NOËL, 1988.

Entre ville et campagne: l'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada,
par Serge COURVILLE, 1990.

Harris, R. Cole (Richard Cole), 1936-

Le pays revêche : société, espace et environnement au Canada avant la Confédération

(Géographie historique)

Traduction de: The reluctant land.

Comprend des réf. bibliogr. et un index.

ISBN 978-2-7637-8814-2

1. Canada - Histoire - Jusqu'à 1763 (Nouvelle-France). 2. Canada - Histoire - 1763-1867 (Régime anglais). 3. Canada - Géographie historique. 4. Écologie humaine - Canada - Histoire. I. Leinberger, Eric. II. Titre. III. Collection: Géographie historique.

FC161.H3714 2012

971

C2011-942565-3

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Cet ouvrage a été publié en 2008 par UBC Press sous le titre *The Reluctant Land. Society, Space, and Environment in Canada before Confederation*.

© 2008 UBC Press.

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction en vertu du Programme national de traduction pour l'édition du livre.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

La traduction de cet ouvrage a été réalisée grâce au soutien financier du Conseil des Arts du Canada.

MISE EN PAGE **Émilie Lapierre Pintal**

RÉVISION LINGUISTIQUE **Solange Deschênes**

© Presses de l'Université Laval pour la traduction française.

Tous droits réservés.

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2012

ISBN 978-2-7637-8814-2

PDF 9782763708140

Les Presses de l'Université Laval www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

En mémoire de Louise Dechêne

TABLE DES MATIÈRES

CARTES ET FIGURES	XIII
AVANT-PROPOS	XIX
REMERCIEMENTS	XXV
1 VERS 1500	1
2 L'ATLANTIQUE DU NORD-OUEST, 1492-1632	19
3 L'ACADIE ET LE CANADA	49
4 L'INTÉRIEUR DU CONTINENT, 1632-1750	87
5 LA CRÉATION DE L'AMÉRIQUE DU NORD BRITANNIQUE	111
6 TERRE-NEUVE	131
7 LES MARITIMES	155
8 LE BAS-CANADA	221
9 LE HAUT-CANADA	291
10 LE NORD-OUEST DE L'INTÉRIEUR	357
11 LA COLOMBIE-BRITANNIQUE	395
12 LA CONFÉDÉRATION ET LA NAISSANCE DU CANADA	427
INDEX	451

CARTES ET FIGURES

CARTES

1.1 Répartition de la population, nord de l'Amérique du Nord, 1500	2
1.2 Régions physiographiques, nord de l'Amérique du Nord	4
1.3 Zones végétatives, nord de l'Amérique du Nord	4
1.4 Systèmes économiques, nord de l'Amérique du Nord, 1500	6
1.5 Rondes saisonnières des groupes algonquiens au nord du lac Huron	8
2.1 Représentations cartographiques de l'Amérique du Nord, début du XVI ^e siècle	21
2.2 Partie est de l'Amérique du Nord, Pierre Desceliers, détail d'une mappemonde, 1550	23
2.3 Toponymes européens du XVI ^e siècle, péninsule d'Avalon	24
2.4 Une partie du continent américain, Luke Fox, 1635	27
2.5 Nouvelle-France, Samuel de Champlain, 1632	28
2.6 Pêcheries côtières et hauturières	30
2.7 Pêcheries côtières européennes, 1500-1600	35
2.8 Stations baleinières basques, golfe du Saint-Laurent	36
2.9 Port de Tadoussac, Samuel de Champlain	37
2.10 Peuples, voies de commerce et guerres autour de la vallée du Saint-Laurent, vers 1600	41
3.1 Colonisation des marais d'Acadie, 1707	54
3.2 Fermes acadiennes près de Port-Royal, 1710 (cartographe: Delabat)	56
3.3 Plan du port de Louisbourg, 1742 - Anonyme	61
3.4 Répartition de la population au Canada, 1667 et 1759	63
3.5 Québec en 1759. Anonyme	67
3.6 Fermes concédées près de Québec en 1709. Cartographe: le sieur de Catalogne	71
3.7 Colonisation près de Montréal, vers 1760	73
4.1 Missions des Jésuites autour des Grands Lacs avant 1650	89
4.2 Colonisation autour des Grands Lacs, fin des années 1650	91
4.3 Commerce et colonisation autour des Grands Lacs, 1670	94
4.4 Colonisation autour des Grands Lacs, 1685	97
4.5 Colonisation autour des Grands Lacs, 1701	99
4.6 Revendications territoriales des Français et des Anglais après le traité d'Utrecht	100

4.7	Colonisation autour des Grands Lacs, 1750	102
4.8	Répartition des groupes autochtones au nord-ouest des Grands Lacs, 1720-1760	108
5.1	La France en Amérique du Nord, vers 1750	112
5.2	Revendications géopolitiques en Amérique du Nord, 1763-1783	116
5.3	Québec après la proclamation royale, 1763	117
5.4	L'ouest de l'Amérique du Nord britannique après la convention du 20 octobre 1818	124
5.5	Les contraintes physiques de l'Amérique du Nord britannique	126
5.6	Densité de la population de l'Amérique du Nord britannique, 1851	127
6.1	Pêcheries françaises et anglaises à Terre-Neuve, vers 1600	132
6.2	Navires côtiers et hivernants, vers 1675	135
6.3	Population en hiver, 1766 et 1784-1785	138
6.4	Trinity, 1801	142
6.5	Population, 1836	144
7.1	Potentiel agricole de la Nouvelle-Écosse	156
7.2	Les loyalistes dans les Maritimes, 1785	161
7.3	Répartition de la population dans les Maritimes, 1800	166
7.4	Population du Nouveau-Brunswick, 1851	176
7.5	Reconstitution hypothétique d'habitations et de moulins à scie	181
7.6	Communautés acadiennes au Nouveau-Brunswick	184
7.7	Peuplement le long du cours inférieur de la Miramichi, 1851	185
7.8	Plan de la propriété de lord Selkirk à Point Prim, lots 57 et 58, vers 1803	188
7.9	Répartition de la population, île du Prince-Édouard, 1833	189
7.10	La ferme de David Ross, lot 34, 1841	191
7.11	Lieux d'origine de la population de l'île par canton, vers 1851-1881	193
7.12	Propriété terrienne de la Middle River	195
7.13	Hardwood Hill	204
7.14	Chantiers navals, baie Sainte-Marie	205
7.15	Répartition de la population, Nouvelle-Écosse, 1851	207
7.16	Exportations de Nouvelle-Écosse, 1854	208
7.17	Routes principales et routes secondaires en Nouvelle-Écosse, 1851	210
7.18	Constructions navales, 1870	211
8.1	Qualité des sols à des fins agricoles, Québec	225
8.2	Propriétés seigneuriales, 1791	227
8.3	<i>A Topographical Description of the Province of Lower Canada</i> (détail), 1815. Peuplement par rangs : a) près de Trois-Rivières ; b) dans une seigneurie hypothétique	229
8.4	Villages des terres seigneuriales, 1815 et 1851	231
8.5	Emplacements des cas d'étude	237
8.6	Système de transport du Saint-Laurent, 1860	253
8.7	Lieux d'origine des immigrants canadiens vers Montréal, 1859	255
8.8	Valeur de la production industrielle, couloir du fleuve Saint-Laurent, 1871	260

8.9	Répartition de certains secteurs d'emploi à Montréal, 1861	262
8.10	Colonisation du rebord du Bouclier canadien	266
8.11	District de St. Francis (détail), Canada-Est, 1863	278
8.12	Barrages et manufactures le long de la rivière Magog, 1827-1867	279
8.13	Concessions libres et ventes des terres de la Couronne dans le comté de Winslow, 1850-1860	281
8.14	Répartition de la population, Québec, 1871	285
9.1	Qualité des sols à des fins agricoles (sud de l'Ontario)	293
9.2	Lieux d'origine anglaise, par comté, tels que répertoriés sur des pierres tombales dans les comtés de Peel, Halton et York	297
9.3	Cadastre des townships : a) années 1780 ; b) plan approuvé en 1794 ; c) aménagements courants des lots et routes	302
9.4	Répartition de la population, 1825	305
9.5	Assignation initiale des terres dans le township d'Essa, district Northern Home, vers 1821	309
9.6	Peuplement rural près de Peterborough	310
9.7	Pourcentage des terres cultivées par township, 1851	313
9.8	Production forestière : a) bois équarri, 1845 ; b) ouvriers de scieries, 1851 ; c) ouvriers de scieries, 1871	323
9.9	Répartition de la population, 1851	326
9.10	Densité de la population, 1851 et 1871	330
9.11	Chemins de fer, 1860	339
9.12	Répartition de la population, 1871	341
9.13	Installations manufacturières à Hamilton, 1860	343
9.14	Route de colonisation dans le secteur Ottawa-Huron	349
10.1	Voies commerciales des Français et des Britanniques dans l'intérieur du Nord-Ouest, 1755	360
10.2	Voies commerciales dans l'intérieur du Nord-Ouest, 1774-1789 et 1806-1821	361
10.3	Postes de traite en 1821 et 1825	363
10.4	Dépeuplement du castor dans le Petit Nord	366
10.5	Colonie de la Rivière-Rouge, 1816	367
10.6	Répartition des peuples autochtones en 1821 et 1860	370
10.7	Fondation des missions	376
10.8	Paroisses et population de la Rivière-Rouge, 1856	379
10.9	Répartition de la population dans le sud du Manitoba, 1870	383
10.10	Le triangle de Pallisser et la ceinture fertile	386
10.11	Activités économiques à Norway House, 1870	390
11.1	Principales explorations européennes de la cordillère, 1774-1811	396
11.2	Épidémies de vérole, XVIII ^e siècle	399
11.3	Postes des Compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest dans la cordillère, 1805-1846	403
11.4	Cadastre autour de Victoria, 1855	409

11.5	Voies de transport de la ruée vers l'or, 1865	415
11.6	Les réserves de Douglas (1864) et leurs dimensions une fois réduites (1868) la basse vallée du Fraser	417
11.7	Population dans le sud et le centre de la Colombie-Britannique, 1881	420
12.1	L'évolution du Dominion du Canada, 1867-1873	431

FIGURES

1.1	Village tsimshian de Kitkatla, période pré-contact tardive (artiste: Gordon Miller)	11
1.2	Le site Draper, un village huron du XVI ^e siècle	13
2.1	<i>Anglais dans une escarmouche avec des Eskimos</i> (détail), 1585-1593 (artiste: John White)	26
2.2	Installations de pêche à Terre-Neuve, 1772	32
2.3	Habitation de Port-Royal, vers 1606	38
2.4	Habitation de Québec (1608-1612)	39
3.1	<i>Québec vue de l'est</i> , 1688 (artiste: J.-B.-L. Franquelin)	65
3.2	La maison de bois	76
3.3	« Église Saint-Laurent, île d'Orléans », vers 1870 (anonyme)	79
6.1	Population en été et en hiver, XVIII ^e siècle	137
6.2	<i>La ville et le port de St. John's</i> , 1831 (artiste: William Eagar)	146
6.3	<i>Plage de Belle Isle, baie de la Conception, Terre-Neuve</i> (détail), 1857 (artiste: William Grey)	149
6.4	<i>Port Breton, Terre-Neuve</i> (détail), s.d. (anonyme)	150
6.5	<i>Trinity Bay et Heart's Content</i> (détail), 1865 (artiste: J.Becker)	150
7.1	<i>Perspective de l'édifice provincial, Halifax</i> (détail), 1819 (artiste: John Elliot Woolford)	167
7.2	« Camp de bûcherons, rivière Nashwaak, Nouveau-Brunswick », vers 1870 (photographe: William Notman)	178
7.3	<i>Vue de Saint John, N.-B., 1851</i> (détail) (artiste: J.W. Hill)	179
7.4	<i>La place centrale de Fredericton</i> , vers 1838 (artiste: W.H. Bartlett)	183
7.5	<i>La rivière Saint-Jean vue de l'embranchement de la Madawaska</i> , 1839 (artiste: Philip J. Bainbridge)	185
7.6	<i>Ferme d'élevage Sunny Side, rés. de Robt. Fitzsimons, rivière Long, New London, Lot 20, I.P.É., 1880</i>	193
7.7	<i>Séchage de la morue</i> , vers 1880 (artiste: R. Harris)	198
7.8	<i>Scène minière, Caledonian Mines, comté du Cap-Breton</i> , vers 1880	199
7.9	<i>Vue devant la ferme Retreat, Windsor, N.-É.</i> (détail), vers 1839 (artiste: William Eagar)	203
7.10	<i>La ville et le port de Saint John, Nouveau-Brunswick</i> (détail), 1866	211
8.1	<i>Vue de la citadelle de Québec</i> , 1838 (artiste: W.H. Bartlett)	226
8.2	<i>Vue de Château-Richer</i> , 1787 (artiste: Thomas Davies)	228
8.3	<i>Le village de Pointe-Lévis, Bas-Canada</i> (détail), 1838 (artiste: H.W. Barnard)	249
8.4	<i>Écluses du canal Rideau</i> , 1838 (artiste: W.H. Bartlett)	252
8.5	<i>Dépôt de bois près de Québec</i> , 1838 (artiste: W.H. Bartlett)	256
8.6	<i>Vue du port et de la rue des Commissaires</i> , 1843 (artiste: James Duncan)	257

8.7	Logements à Montréal: a) quadruplex et duplex (artiste: Carmen Jensen) b) Saint-Antoine Hall, 1850 (artiste: James Duncan)	263
8.8	<i>Canada Marine Works, Augustin Cantin, Montréal, Canada-Est, 1857</i>	263
8.9	<i>La ferme d'habitant, 1856</i> (artiste: Cornelius Krieghoff)	272
8.10	Moulin à Sherbrooke, sur la rivière Magog (artiste: W.H. Bartlett)	276
8.11	<i>Stanstead, Bas-Canada</i> (détail), 1842 (artiste: W.H. Bartlett)	283
9.1	Émigration des îles Britanniques, 1815-1865	295
9.2	Prix des terres dans le comté d'Essex, 1800-1850	304
9.3	<i>La route reliant Kingston et York [Toronto], Haut-Canada</i> (détail), vers 1830 (artiste: J.P. Pattison)	307
9.4	<i>Un espace défriché, Haut-Canada</i> (détail), 1839 (artiste: Philip J. Bainbridge)	311
9.5	<i>Première demeure au Canada, s.d.</i> (artiste: William Armstrong)	312
9.6	<i>Adolphustown, Haut-Canada, vers 1830</i> (artiste John Burrows)	312
9.7	<i>Moulins à grain, à scie, etc., le long de la rivière Nappanee, dans le village de Nappanee</i> (détail), vers 1830 (artiste John Burrows)	321
9.8	<i>Cobourg, 1838</i> (artiste: W.H. Bartlett)	328
9.9	<i>Toronto, Canada-Ouest, vue du haut de la prison</i> (détail), 1854 (artiste: Edwin Whitefield)	328
9.10	Types d'habitations en Ontario (artiste: Peter Ennals)	332
9.11	Granges d'Ontario (artiste: Peter Ennals)	333
9.12	<i>Accueil de sa Royale Majesté le prince de Galles par les habitants de Toronto, Canada-Ouest, 27 oct. 1860</i> (détail) (artiste: G.H. Andrews)	350
10.1	<i>Indiens terminant un portage, 1873</i> (détail) (artiste: William Armstrong)	358
10.2	<i>Sang-mêlé en cours de déplacement</i> (détail), esquissé en 1846, peint en 1848-1856 (artiste: Paul Kane)	374
10.3	<i>Maison de colon au Manitoba et charrette de la Rivière-Rouge, vers 1870</i> (artiste: William Hind)	381
10.4	<i>Campement d'Indiens Pieds-Noirs, contreforts des Rocheuses, vers 1870</i> (artiste: William Armstrong)	387
10.5	<i>Rue principale, Winnipeg, 1871</i> (artiste: E.J. Hutchins)	388
11.1	<i>Vue des habitations à Nootka Sound</i> (gravure par Samuel Smith d'après un dessin de John Webber, 1778)	397
11.2	<i>Vue à partir de Fort Langley, vers 1858</i> (artiste J.M. Alden)	405
11.3	<i>Fort Yale, Colombie-Britannique, 1864</i> (artiste: Frederick Whympier)	412
11.4	« Mine d'or, Cariboo » (détail), s.d. (anonyme)	414

AVANT-PROPOS

S'ÉTIRANT DE FAÇON IRRÉGULIÈRE D'UN CÔTÉ À L'AUTRE D'UN CONTINENT, PEUPLÉ EN DES ÉPOQUES DIFFÉRENTES PAR DES GENS AUX ORIGINES TOUT AUSSI DIVERSES, LE CANADA EST UN PAYS DIFFICILE À APPRÉHENDER. Les colonies, françaises d'abord, puis britanniques, se sont superposées aux espaces habités par les autochtones. Des îlots de présence européenne émergent au sein d'espaces limités par le roc, le gel et, plus tard, la frontière avec les États-Unis. De diverses façons, le Canada se rebute à devenir un pays. Son passé n'est pareil à celui d'aucun pays d'Europe, ni à celui de son voisin, les États-Unis. L'histoire américaine est faite d'expansion et d'abondance ; celle du Canada se déroule lentement, à la limite nord de l'agriculture sur le continent et, partout, est marquée par la discontinuité, le paradoxe et les contraintes. On n'y trouve ni a priori, ni plan d'ensemble ni principes fondateurs. Elle est constituée d'une mosaïque de communautés avec chacune sa propre expérience accumulée au contact du territoire et des autres habitants, le tout aggloméré, enfin, pour en faire un pays.

Cette difficulté d'appréhender le Canada est renforcée par notre époque peu encline à rédiger des histoires nationales. Elles sont jugées trop hégémoniques, biaisées en faveur des intérêts d'un groupe par rapport à un autre ou, pire, comme une tentative d'imposer une ligne narrative triomphaliste à l'intense complexité du passé. Si l'on voit les histoires nationales de cet œil, le défi réside évidemment dans leur déconstruction. Mais, à l'aube du XXI^e siècle, il est toujours difficile de déterminer quelle histoire nationale il nous faut déconstruire. Il n'y a aucune version communément acceptée du passé canadien. La plupart des historiens au pays travaillent à une échelle nettement plus petite, à tel point que certains d'entre eux appréhendent la quasi-disparition de l'histoire canadienne. Le

grand public canadien, pour sa part, reste hésitant quant à la nature de l'identité canadienne et au sens qu'il doit donner à son appartenance nationale. Dans ce contexte, la construction est au moins tout aussi importante que la déconstruction. L'exercice se prête, lui aussi, aux nuances, aux ambiguïtés et aux différences. Il n'impose pas plus de traiter le passé d'un pays comme la scène d'une pièce bien rodée que comme un amalgame des lieux en évolution où se sont déroulés les existences et les événements, des établissements fondés ou détruits ou des territoires marqués par des vies diverses. Tel est le passé qu'il nous faut explorer; non pour promouvoir, pour prêcher ou pour créer une vision nationale, mais pour comprendre et, ainsi, mieux définir ce que le pays est et ce qu'il n'est pas.

Je me remets ainsi avec enthousiasme et un certain sentiment d'urgence à une tâche que j'ai abordée auparavant. À la fin des années 1960 et au début des années 1970, John Warkentin et moi avons rédigé une étude générale du Canada à ses débuts: *Canada before Confederation: A Historical Geography*. À la fin des années 1970 et pendant une bonne part de la décennie suivante, j'ai dirigé une autre étude générale: l'*Atlas historique du Canada*. Le premier livre, conçu pour une clientèle universitaire, a servi longtemps mais a cédé la place à des recherches plus récentes, de nouvelles façons de conceptualiser et d'appréhender le passé et, enfin, à la nature changeante du Canada lui-même. Le second ouvrage, fruit du travail de nombreux collaborateurs, a mieux vieilli, mais on y aborderait le sujet de façon différente aujourd'hui. De plus, son propos est tributaire d'une approche cartographique et ne dépasse pas le début du XIX^e siècle. Il paraissait donc nécessaire de refaire une étude du Canada à ses débuts. *Canada before Confederation* semblait trop désuet pour pouvoir être mis à jour. Il fallait un nouvel ouvrage, mais ce n'est que récemment qu'il m'a été donné de me consacrer aux travaux récents, de me remettre à réfléchir sur le sujet et d'écrire. *Le pays revêché* en est le résultat. Il s'adresse aux étudiants en histoire et en géographie historique et à tout lecteur, membre du public ou d'une profession académique, qui recherche une description générale de la terre et de la vie aux premières époques du Canada. J'aimerais que les Canadiens connaissent mieux leur propre pays.

Le Canada de cette époque possède une géographie humaine changeante et unique. J'ai longtemps supposé que mon propre domaine, la géographie historique, sied particulièrement à l'étude de cette interaction de la terre et des populations. Mais certains historiens ont les mêmes intérêts et, dans cet ouvrage, j'ai tenu à une approche interdisciplinaire, à la fois historique et géographique, pour décrire le Canada entre 1500 ap. J.-C., lorsque, 500 ans après les premiers explorateurs nordiques, les Européens reprennent contact avec un territoire autochtone, et les premières années de la Confédération. Sauf là où le propos touche à mes propres travaux, j'ai utilisé des études spécialisées dont les plus utiles à mes fins sont mentionnées en fin de chapitre. La matière nécessaire à une description globale et neuve du Canada à ses débuts réside dans le corpus riche d'études détaillées des quelque trente dernières années. L'orientation de cette description est influencée par le Canada

contemporain lui-même et, dans une certaine mesure, par les ouvrages théoriques du moment. Il faut absorber les résultats de ces recherches et les mettre en perspective, d'abord les uns par rapport aux autres, mais aussi par rapport au pays, présent et passé, et aux schémas interprétatifs et théoriques existants.

Mais il faut être prudent. Il n'existe aucun schéma théorique dont on pourrait déduire le Canada. La théorie porte à l'abstraction et à la simplification ; utilisée en mode déductif, elle tend à effacer la complexité et l'individualité d'un pays. Si la théorie permet de poser des questions et de chercher des approches selon un nouvel angle, elle ne permet pas une synthèse de la convergence complexe et variée entre peuples et terre qui a donné naissance au Canada. L'imposante analyse de Marx sur le début du capitalisme industriel, par exemple, cerne bien quelques éléments du Canada mais passe à côté de nombreux autres. Aux fins du présent ouvrage, il s'avère une source utile, mais en partie seulement. De façon similaire, même si les études récentes sur la théorie culturelle et l'époque postcoloniale ont amorcé d'importantes enquêtes sur les relations entre culture et pouvoir, elles n'ont généralement pas tenu compte des autres formes de pouvoir. De plus, selon de nombreuses critiques, elles tendent à décrire un colonialisme générique, faisant ainsi peu de cas de la variété et de la complexité de l'expérience des colons, surtout là où le colonialisme se transforme en colonies de peuplement. Donc, même si je m'inspire des études théoriques de diverses façons, le lecteur verra, je l'espère, qu'elles ne dominent pas le propos du présent ouvrage.

J'ai plutôt tâché de travailler inductivement à la fois sur le Canada et sur la théorie, et sur le premier sujet plus que le second. Je suis assez d'accord avec Harold Innis, qui est toujours l'historien de l'économie le plus prééminent au pays, que la conceptualisation du Canada doit émerger d'abord du Canada lui-même. Ce pays résulte d'une création particulière. Il y a, cependant, des mécanismes au sein de cette particularité sur lesquels les approches théoriques peuvent jeter un certain éclairage mais pas autant, selon moi, que l'expérience du pays lui-même. Dans un ouvrage général sur le Canada à ses débuts, cette expérience suppose une immersion, non dans les archives elles-mêmes qui sont, à l'échelle nationale, tout simplement trop vastes et trop touffues, mais dans la recherche produite à partir de ces archives. Au cours des dernières années, une bonne part de cette recherche, qu'elle soit l'œuvre de chercheurs en histoire, en géographie historique ou en sociologie historique, adopte un point de vue économique ou social. Telle est aussi l'approche, combinée à mes propres intérêts, qui domine l'analyse de ce livre. J'ai pris une bonne part de la recherche produite au cours des trente dernières années, mes propres travaux ainsi que mon expérience du pays, puis certains des éléments théoriques les plus prometteurs, j'ai versé le tout dans un chaudron et remué : voilà la recette de base du présent ouvrage. Même s'il fait état des circonstances changeantes, particulières et locales, dans cette vaste étendue physique, ainsi que de mes tentatives d'explication de ces circonstances, cet ouvrage essaie aussi de

faire un premier pas vers une conceptualisation plus claire, une sorte d'ébauche de théorie du passé de l'ensemble du pays.

Étant donné l'échelle et les objectifs visés, *Le pays revêché* doit plus souvent omettre qu'inclure. On ne trouvera pratiquement rien, au fil des pages, de nature biographique ou sur l'histoire politique, institutionnelle ou religieuse. On trouvera un grand nombre de gens, mais rarement des individus. Les récits sont rares, quoique l'ensemble du livre puisse être vu comme un récit. Ce livre contient plutôt une description des relations et des agencements mouvants entre les peuples et la terre au début du Canada, ainsi que des espaces humanisés à cette époque. *Le pays revêché* porte moins son regard sur les individus que sur les contextes de leur vie, d'abord parce que ces derniers ont grandement contribué à la formation du Canada et parce qu'ils demeurent, selon moi, le point de départ de toute réflexion sur ce pays. Une bonne part de la vie contemporaine au pays, comme la politique et la littérature par exemple, gravite toujours autour de ces éléments.

Je commence donc avec un portrait de la géographie humaine du nord du continent vers 1500 ap. J.-C., au moment où les Européens commencent à rétablir des liens outre-Atlantique. Ce point de départ permet de décrire les mondes de vie autochtones de la période pré-contact sans remonter à leurs origines, ce qui n'est pas nécessaire au propos. Le chapitre 2 traite des explorateurs européens et de cartographie, des pêcheurs et des négociants en fourrures et de la venue possible de maladies d'Europe au XVI^e siècle. Puis le chapitre 3 décrit les colonies françaises en Acadie et au Canada jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Le chapitre 4 décrit l'intérieur du continent et le mélange turbulent d'autochtones, de maladies importées, de missionnaires, de soldats et de négociants en fourrures, français et anglais, qui apparaît au cours du XVII^e siècle et pendant la première moitié du XVIII^e siècle. Le cinquième chapitre traite de géopolitique; il couvre les guerres, les traités et les ententes frontalières dont l'Amérique du Nord britannique finira par émerger, mettant ainsi en place le cadre géographique des chapitres qui suivent. De là, j'adopte un point de vue régional car, à cette époque, l'Amérique du Nord britannique est essentiellement constituée de régions et de colonies disparates. Chapitre par chapitre, je décris Terre-Neuve, les Maritimes, le Bas-Canada (Québec), le Haut-Canada (Ontario), l'intérieur nord-ouest, puis la Colombie-Britannique. Chacun de ces chapitres examine les interrelations entre la société, l'espace et la terre. Dans le chapitre 12, je résume les ententes relatives à la Confédération puis, de façon plus générale et plus abstraite que dans le reste du livre, j'examine les agencements du vivant et de la terre sur lesquels cette structure sera surimposée. Cela m'amène à conclure sur ce qu'impliquent, pour le Canada d'aujourd'hui, la Confédération et le long passé nord-américain du pays.

J'ajoute une note sur le mot « Canada » qui n'a pas toujours signifié ce qu'il désigne aujourd'hui. Pendant le Régime français, il désignait la colonie française de la vallée du

Saint-Laurent ou (de façon souvent interchangeable avec « Nouvelle-France ») la position importante occupée par la France dans le nord-est du continent, de la partie est du golfe du Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs. Après la conquête, et en particulier après l'Acte de Québec de 1774, l'expression est remplacée par « la province de Québec », puis renaît après l'Acte constitutionnel de 1791 sous les formes de « Bas-Canada » (aujourd'hui le sud du Québec) et de « Haut-Canada » (sud de l'Ontario). Cette toponymie, modifiée en 1841 avec les appellations « Canada-Est » et « Canada-Ouest », demeure en place jusqu'à la Confédération. Les colonies de l'Atlantique ne faisaient pas partie du Canada ; l'Ouest non plus. Longtemps après 1760, les Canadiens sont les francophones dont les ancêtres se sont installés dans la vallée du Saint-Laurent pendant le Régime français. Les autres, des Écossais, des Irlandais, des Anglais et des Américains, sont des nouveaux venus. Dans ce livre, j'utilise le mot « Canada » avec trois sens différents : d'abord pour désigner, de façon anachronique, l'ensemble du territoire du Canada moderne, comme dans le sous-titre du livre, puis pour désigner la colonie française de la vallée du Saint-Laurent et, enfin, pour désigner les territoires auxquels on applique ce nom entre 1791 et la Confédération. J'utilise le mot « Canadiens » avec son sens au cours du Régime français et longtemps après, c'est-à-dire pour désigner les habitants francophones du Canada. Je n'emploie les expressions « Canadiens français » et « Canadiens anglais » qu'à partir des années 1850 et 1860, époque où ces désignations commencent à circuler couramment.

J'aimerais conclure avec quelques mots à propos de Louise Dechêne à qui j'ai dédié cet ouvrage. Elle était une chercheuse dévouée, aux qualités exemplaires ; son livre le mieux connu, *Habitants et marchands de Montréal*, publié en 1974, demeure de loin le meilleur ouvrage sur le Canada au cours du Régime français et n'a d'égal que le manuscrit sur l'État et la guerre qu'elle a laissé inachevé à son décès, et qui sera bientôt publié. Elle donnait libre cours à son talent et faisait preuve d'énergie, tant dans ses travaux qu'auprès de ses étudiants et dans ses nombreuses collaborations (comme pour le premier volume de *l'Atlas historique du Canada*, par exemple). Elle avait un profond respect pour le méticuleux travail d'archives et, à travers son propre travail dans ce domaine, pour les gens ordinaires du Canada à ses débuts, sachant pertinemment quelles difficultés ils devaient affronter. Elle était une amie qui exprimait ses opinions avec vigueur et qui, probablement, n'aurait pas été d'accord avec certains passages de l'analyse qui va suivre.

REMERCIEMENTS

LE PAYS REVÊCHE EST NÉ DES RECHERCHES DÉTAILLÉES SUR LES DÉBUTS DU CANADA MENÉES AU COURS DES DERNIÈRES DÉCENNIES, DE L'ÉLAN DONNÉ À LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DE L'AMÉRIQUE DU NORD PAR ANDREW H. Clark, de la University of Wisconsin, et du livre *Canada before Confederation* qu'il nous a encouragés à écrire, John Warkentin et moi-même, à la fin des années 1960. Quelques années plus tard, l'*Atlas historique du Canada*, dont j'ai dirigé le premier volume, assemblait une masse considérable d'information, dont le présent ouvrage s'inspire abondamment, sur l'organisation spatiale de la société canadienne des premières époques. Plus récemment, l'imposante étude de Donald Meinig, *The Shaping of America: A Geographical Perspective on 500 Years of History*, m'a encouragé à persévérer dans la rédaction de cette synthèse plus modeste.

Une fois rédigé, chaque chapitre a été envoyé à des amis et des spécialistes régionaux. Bien sûr, ils n'ont pas toujours été d'accord avec moi sur certains points importants et n'ont pas toujours vu leur opinion être prise en considération, mais leurs commentaires ont toujours aidé à l'amélioration du manuscrit. Je tiens à les remercier vivement : Jean Barman, Ted Binnema, Will Castleton, John Clarke, Daniel Clayton, Serge Courville, Julie Cruikshank, Denis Delâge, Catherine Desbarats, Gerhard Ens, Matthew Evenden, Derek Fraser, Robert Galois, Allan Greer, Naomi Griffiths, Paul Hackett, Gordon Handcock, Douglas Harris, Matthew Hatvany, Conrad Heidenreich, Stephen Hornsby, Keith Johnson, Diane Killou, Anne Knowles, Michel Lavoie, Jack Little, Richard Mackie, Elizabeth Mancke, John Mannion, Larry McCann, Jamie Morton, Carolyn Podruchny, Arthur J. Ray, Maurice Saint-Yves, Seamus Smyth, Laurier Turgeon, Peter Ward, John Warkentin, Wendy Wickwire et

Graeme Wynn. Deux réviseurs anonymes des Presses de la University of British Columbia ont aussi apporté une contribution extrêmement précieuse.

Même si je n'ai pas demandé l'aide du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, son aide généreuse au moment de la publication de l'*Atlas historique du Canada* et de mes livres subséquents portant sur la Colombie-Britannique m'a permis de développer bon nombre des idées sur lesquelles repose *Le pays revêché*. Je remercie aussi Éric Leinberger, le brillant cartographe et graphiste qui a préparé les cartes et avec qui travailler est un véritable plaisir. La direction de mon département, Graeme Wynn et Michael Bovis, m'a offert ses encouragements et un coin de bureau indispensable à un professeur à la retraite. Aux UBC Press, mes principaux remerciements vont à Jean Wilson (pour son bon sens et sa sagesse pendant tout le projet), Deborah Kerr (pour son impeccable travail de révision) et David Drummond et Irma Rodriguez (au design). Au fil des années, mon épouse Muriel, chercheuse plus rigoureuse que son mari, a fourni l'appui, l'esprit critique et le foyer qui constituent les fondements de tout mon travail.

REMERCIEMENTS POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

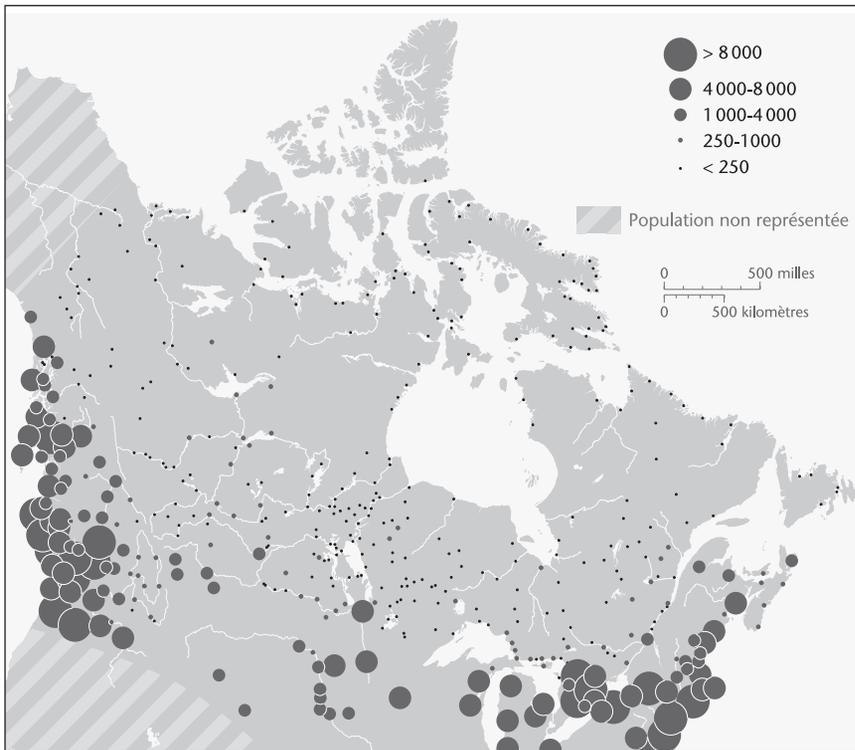
Un livre sur les premiers temps du Canada qui s'adresse à un large public se doit d'être publié en français et en anglais. Je suis très heureux que ce soit maintenant le cas. Je remercie chaleureusement tous ceux qui ont contribué à l'édition française : le Conseil des arts du Canada, pour son aide financière à la traduction, le Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ) et, en particulier son co-directeur, Donald Fyson, pour leur aide financière et Laurier Saint-Yves, traducteur, pour son insistance à traduire avec justesse et son habileté à transformer mon anglais compact en français agréable. J'ai beaucoup apprécié travailler avec ce brillant traducteur. Je remercie aussi Maurice Saint-Yves, le père de Laurier et un ami de longue date, qui a adapté les cartes et l'index tout en révisant attentivement la version finale du texte. C'est lui qui a proposé le titre du livre, objet d'abondantes discussions. Eric Leinberger, l'excellent cartographe qui a travaillé sur les cartes de la version anglaise, a veillé aux adaptations nécessaires à la version française. Je salue aussi au passage le travail d'édition de l'équipe du CIEQ, plus particulièrement celui d'Émilie Lapierre Pintal (au design). Je remercie enfin les Presses de l'Université Laval, et en particulier son directeur, Denis Dion, pour avoir relevé le défi et avoir mené le projet jusqu'à la publication.

Cole Harris,
Vancouver (C.-B.)
Novembre 2011

1 VERS 1500

AU MOMENT OÙ LES EUROPÉENS REPRENENT CONTACT AVEC L'AMÉRIQUE DU NORD, PRÈS DE 500 ANS APRÈS LES BRÈVES INCURSIONS VIKINGS, PRESQUE TOUT LE CONTINENT EST DÉJÀ OCCUPÉ DEPUIS DES MILLIERS D'ANNÉES. La dernière migration vers des territoires vierges a eu lieu vers 2000 avant Jésus-Christ, lorsque des Paléo-Esquimaux se dispersèrent vers l'est à travers le Haut-Arctique en partant du nord de l'Alaska. Bien avant, des chasseurs de gros gibier avaient pénétré dans presque tout le territoire qui constitue aujourd'hui le Canada, peu de temps après le retrait des glaces du Wisconsin, il y a de cela quelque 12 000 à 8 000 ans. Les données archéologiques comme la tradition orale indiquent qu'ils tendirent à s'installer après l'immigration initiale. Diverses cultures émergèrent d'environnements divers. En 1500, la plupart des gens vivent toujours là où leurs ancêtres ont vécu depuis des douzaines, voire des centaines de générations; depuis des temps immémoriaux, diraient aujourd'hui leurs descendants. Mais les idées voyagent plus aisément que les gens. Le concept de la poterie s'est diffusé à travers le Canada d'aujourd'hui vers 1000 avant Jésus-Christ en provenance à la fois du Nord-Ouest (Sibérie et nord de l'Alaska) et du Sud-Est. Le concept de l'arc et de la flèche s'est répandu plus tard, atteignant les plaines du Nord durant le second siècle de notre ère. Les cultures s'adaptent avec l'avènement de nouvelles idées; les gens, cependant, demeurent en général là où ils étaient déjà. La connaissance du territoire se développe avec l'expérience accumulée au fil de plusieurs générations et les modes de vie reposent déjà sur un équilibre précis entre technologie, connaissance de l'environnement et population. En 1500, personne ne peut concevoir l'Amérique du Nord; mais, à une échelle plus locale, les gens ont une connaissance intime du territoire et, selon les limites de leur technologie, l'utilisent aussi intensément qu'ils le peuvent.

Nous ne savons ni combien de personnes habitent alors ce qui deviendra le Canada, ni comment cette population est distribuée. En 1910, un chercheur américain, James Mooney, a estimé qu'à l'époque de Colomb 1 150 000 personnes vivent probablement en Amérique du Nord, au nord du Rio Grande et que, de ce nombre, 220 000 occupent le Canada. Trente ans plus tard, le célèbre anthropologue Alfred Kroeber jugea que les estimations de Mooney étaient trop élevées. On a depuis révisé à la hausse les estimations de la population pré-européenne ailleurs en Amérique du Nord à la lumière d'une meilleure compréhension des conséquences des maladies infectieuses propagées par les Européens. Certains chercheurs pensent maintenant qu'il devait y avoir bien plus de 220 000 personnes seulement sur les côtes de la Colombie-Britannique. Il n'existe cependant aucune preuve concluante et le débat se résume à des hypothèses (souvent teintées de politique). Un chiffre total de 500 000 personnes, avancé par le géographe et historien Arthur Ray, semble être une estimation contemporaine raisonnable pour la population du territoire en 1500. La **CARTE 1.1** illustre la distribution approximative de la population à cette époque.



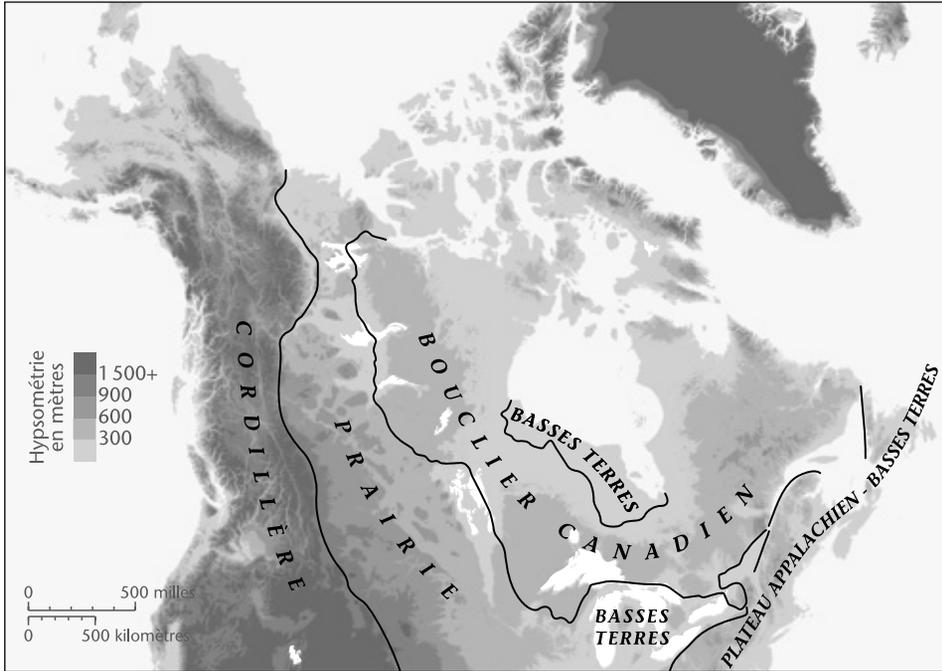
CARTE 1.1 RÉPARTITION DE LA POPULATION, NORD DE L'AMÉRIQUE DU NORD, 1500

Adapté de C. Heidenreich, dans *Atlas historique du Canada*, vol. 1, *Des origines à 1800*, R. Cole Harris dir., cart. Geoffrey J. Matthews (Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1987), planches 18-19.

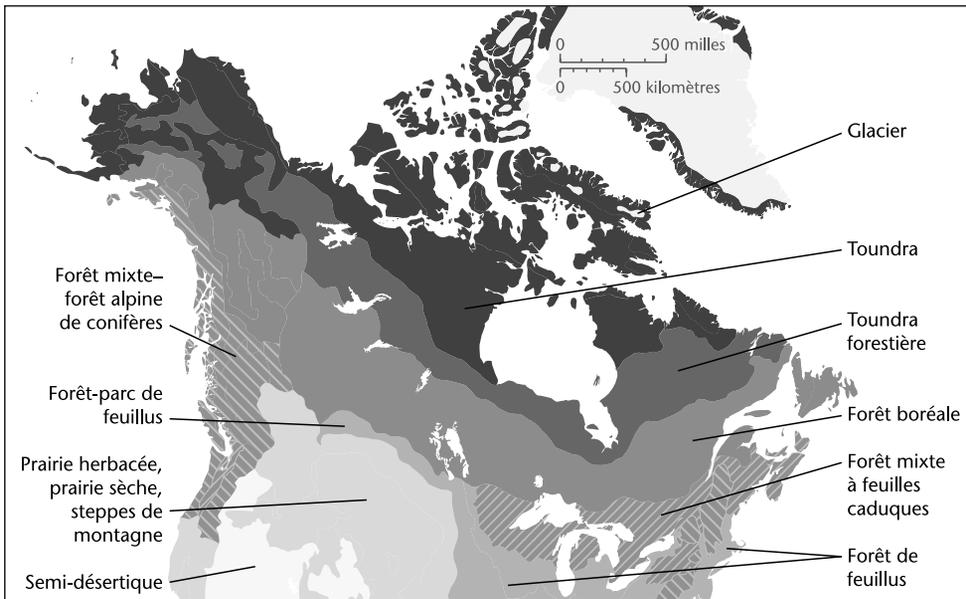
Cette carte représente une simplification draconienne de diverses distributions complexes et encore fort mal connues. Si l'on peut remettre en question le détail de cette représentation, l'ensemble reflète toutefois des réalités fondamentales. Dans la plus grande partie de ce qui deviendra le Canada, la densité de population est extrêmement basse, soit rarement plus d'une bande de chasse (composée habituellement d'une trentaine d'individus) par 2 000 milles carrés. On retrouve une densité nettement plus élevée dans deux, peut-être trois régions seulement : les basses terres du Saint-Laurent et la partie est des Grands Lacs, la côte du Pacifique et, peut-être, les plaines du Nord.

À la base, ces distributions s'expliquent par le rendement biologique du territoire. Faute de transfert de nourriture sur de longues distances, plus le rendement biologique est bas, moins l'humain trouve sa subsistance. Les zones qui offrent le plus haut rendement biologique, la côte du Pacifique et les basses terres à l'est des Grands Lacs, ont aussi les densités de population les plus élevées. De vastes espaces sont dominés par des hivers longs et extrêmement froids. Dans ce qui constitue à peu près la moitié du Canada actuel, le sol cache un permafrost (un sol gelé en permanence) continu, interrompu par endroits, et les lacs sont gelés pendant plus de la moitié de l'année. Peu d'endroits demeurent à l'abri des gelées en juin ou en septembre. Les étés sont courts. Un immense croissant de terre, presque tout le quadrant nord-est de l'Amérique du Nord, occupe la masse granitique ancienne et ravagée par les glaces du Bouclier canadien ; un environnement de roc, de marécages, de sols acides et d'innombrables lacs et rivières. Les limites sud du Bouclier canadien sont couvertes d'une forêt mixte de feuillus et de conifères et celles du Nord par des forêts à lichens qui s'amenuisent pour devenir la toundra. Entre ces grandes zones, du Labrador à la vallée du Mackenzie, s'étend une vaste forêt boréale dominée par l'épinette, le pin et le sapin baumier. Les **CARTES 1.2** et **1.3** illustrent certaines des caractéristiques de ces terres auxquelles, localement et de façon complexe, les habitants du nord du continent sont intimement liés.

Il y a 500 ans, cette terre vaste et généralement pauvre est habitée par plusieurs sociétés complexes aux cultures diverses. Dans l'ensemble, elles nous sont connues de façon très imparfaite et sont habituellement décrites, comme dans ce qui suit, à l'aide de généralisations et de simplifications. La catégorisation courante de « chasseurs, pêcheurs, cueilleurs », par exemple, couvre plusieurs sociétés et systèmes économiques différents. Certains groupes entretiennent des plantes sauvages, brouillant ainsi la distinction entre agriculteurs et non-agriculteurs. De leur côté, les « agriculteurs » pratiquent aussi la chasse, la pêche et la cueillette. Toutefois, lorsque les données sont limitées et que les descriptions succinctes sont nécessaires, les généralisations sont inévitables. Le présent chapitre propose une telle description des sociétés de chasseurs, pêcheurs, cueilleurs ainsi que des sociétés d'agriculteurs dans le nord de l'Amérique, il y a 500 ans. On y traite ensuite de la façon générale dont ces sociétés appréhendent le monde qui les entoure.



CARTE 1.2 RÉGIONS PHYSIOGRAPHIQUES, NORD DE L'AMÉRIQUE DU NORD



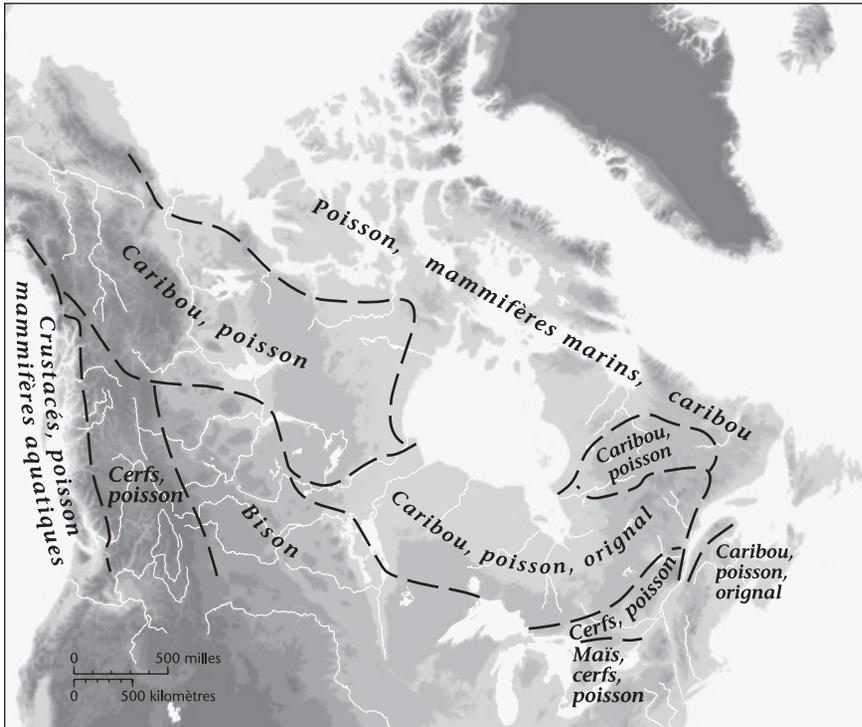
CARTE 1.3 ZONES VÉGÉTATIVES, NORD DE L'AMÉRIQUE DU NORD

CHASSEURS, PÊCHEURS, CUEILLEURS

Vers l'an 1500 de notre ère, comme auparavant et depuis ce temps, la chasse, la pêche et la cueillette sont les activités de base de l'économie presque partout au nord du continent. L'agriculture ne domine l'économie que dans les basses terres à l'est des Grands Lacs et autour du Saint-Laurent, où la culture du maïs venue d'Amérique centrale a été implantée presque 1 000 ans auparavant. Le long de la côte ouest, des rhizomes cultivés dans les zones intertidales apportent un supplément aux sources alimentaires. Certains groupes au nord des Grands Lacs et dans la vallée du Saint-Laurent pratiquent une agriculture intermittente tandis que, ici et là, on cultive le tabac. Partout ailleurs, on subsiste exclusivement grâce aux activités de chasse, de pêche et de cueillette.

La **CARTE 1.4** montre les stratégies globales de chasse, de pêche et de cueillette. De tels systèmes économiques qui dépendent des ressources imprévisibles et changeantes de la nature n'ont que peu de répercussions sur l'environnement (surtout par l'utilisation du feu et par la chasse sélective) et ne produisent jamais assez de nourriture pour qu'un groupe s'installe de façon permanente. Les ressources alimentaires adéquates sont distribuées sur une distance considérable et sujettes à des facteurs indépendants de la volonté comme les fluctuations cycliques des populations de petit gibier. Dans de pareilles conditions, des stratégies d'approvisionnement qui dépendent de la spécialisation et de la sédentarisation ne peuvent qu'échouer. Les systèmes économiques basés sur la chasse, la pêche et la cueillette imposent nécessairement mobilité et approches mixtes. Les gens voyagent donc en territoire connu vers des sites d'approvisionnement saisonniers connus. Ils connaissent l'écologie de divers milieux ainsi qu'un grand nombre d'espèces animales et végétales. Voyageant beaucoup et à la seule force de leurs muscles, le plus souvent en canot l'été ou en raquettes en hiver, ils vivent avec peu de biens dont la plupart sont fabriqués rapidement avec des matériaux disponibles sur place. Ils sont munis d'outils simples (quoique souvent ingénieux), et seule l'expérience accumulée pendant des générations, à vivre avec et par la terre, leur permet de survivre dans des environnements hostiles. L'anthropologue Robin Riddington a avancé que la technologie de ces cultures pourrait être représentée comme des réseaux de connaissances plutôt que comme des inventaires d'artéfacts. Selon les ressources disponibles et compte tenu de la nécessité de se déplacer avec un minimum de bagages, ils ont depuis longtemps perfectionné la meilleure, parfois la seule, façon de vivre là où ils sont.

Un tel système économique peut souvent satisfaire les besoins vitaux sans nécessiter un travail à temps plein, ce qui laisse beaucoup de temps libre. Cependant, étant donné le caractère incertain d'une alimentation tirée de la nature, la famine est toujours possible. L'un des défis de n'importe quelle économie fondée sur la chasse, la pêche et la cueillette est de minimiser ce risque le plus possible. Selon l'environnement, on avait déjà perfectionné différentes stratégies. À travers toute la vaste étendue de la forêt boréale, les gens vivent



CARTE 1.4 SYSTÈMES ÉCONOMIQUES, NORD DE L'AMÉRIQUE DU NORD, 1500
D'après C. Heidenreich et J.W. Wright, dans Harris et Matthews, *Atlas historique du Canada*, vol. 1, planche 18.

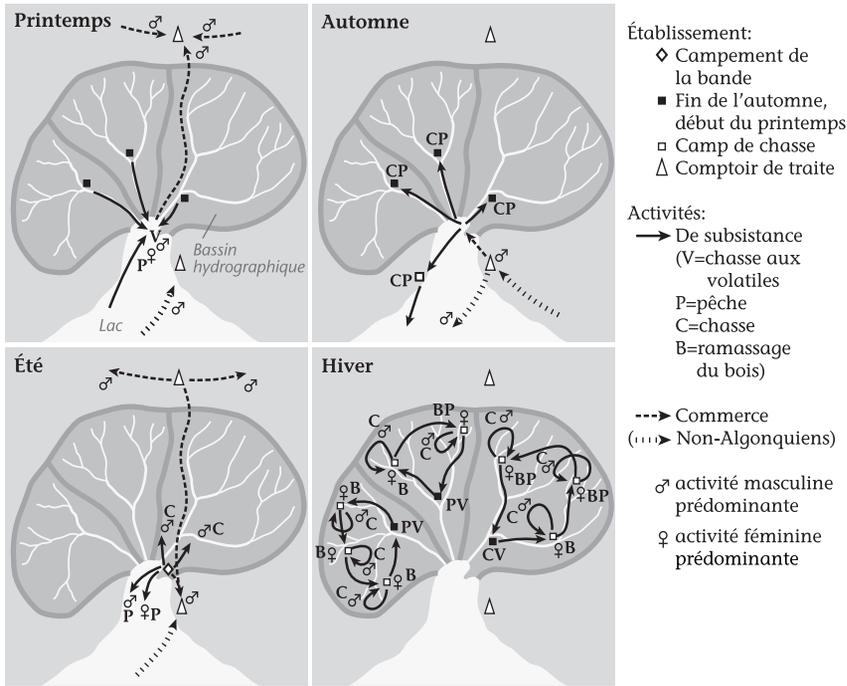
la plus grande partie de l'année en bandes de chasse mobiles, comptant à peu près une trentaine de membres. Il s'agit d'une stratégie spécialisée adaptée à un environnement en particulier, mais révélatrice des caractéristiques de toute société fondée sur la chasse, la pêche et la cueillette.

Les bandes de chasse de la forêt boréale sont mobiles parce que les ressources disponibles localement seraient rapidement épuisées par une population sédentaire. Elles sont de taille réduite parce qu'un trop grand nombre d'individus épuiserait vite les ressources, même dispersées. Mais elles ne peuvent être trop petites car la survie du groupe ne peut dépendre entièrement de la capacité d'un ou deux chasseurs. Au retour d'une chasse fructueuse, les chasseurs partagent la nourriture avec les familles de la bande, pratique qui est réciproque et qui permet de répartir le risque. De plus, la bande a toujours la possibilité, si de gros ongulés comme l'orignal, le caribou ou le cerf se font rares, de se rabattre sur le petit gibier et le poisson que l'on partage aussi. Dans les pires cas, la cueillette permet d'amasser un peu de nourriture, mais pas pour longtemps. Tant qu'il y a du gros gibier, la chasse est certainement la façon la plus efficace de se procurer les 4 000 ou 5 000 calories dont un

adulte a besoin quotidiennement pour passer l'hiver. Les ressources propres à un site en particulier sont souvent la propriété d'un groupe, mais les territoires des bandes sont rarement définis avec précision et on ne s'arroge que rarement un droit exclusif à l'utilisation du territoire. Un groupe peut ainsi, en cas de besoin, chasser sur des territoires voisins, autre stratégie réciproque pour minimiser le risque. L'hospitalité, la générosité et le partage qui caractérisent ces sociétés sont aussi une forme de stratégie pour maîtriser le risque.

La bande de chasse est un ensemble mobile de savoirs, intimement adapté à son environnement. Ses membres peuvent fabriquer des raquettes, des canots et des abris ainsi que tous les outils nécessaires à l'obtention et à la préparation de la nourriture. Ils savent où et quand se procurer certains aliments en particulier, ainsi que la manière de les obtenir. Certains aliments peuvent être conservés après avoir été séchés, fumés, congelés ou mélangés à de la graisse animale (pour en faire du pemmican). Le travail et l'utilisation de l'espace se font essentiellement selon les sexes; les femmes s'occupent du camp, préparent la nourriture et fabriquent des vêtements, tandis que les hommes chassent et pêchent, même si les femmes peuvent aussi s'adonner à ces activités si cela est nécessaire. Le camp est associé aux femmes et aux familles; la forêt ou la plaine est le domaine des hommes et des animaux qu'ils chassent. Autrement, le travail n'est pas spécialisé. Les individus possèdent de nombreuses habiletés, lesquelles constituent la base du mode de vie. Des siècles plus tard, lorsqu'un commissaire aux réserves indiennes du nord de la Colombie-Britannique demande à un chef quel est son travail, le chef répond qu'il ne travaille pas. Son père et ses oncles lui ont enseigné comment vivre, et il l'enseignera lui aussi à ses enfants.

La bande n'est pas autonome par certains aspects importants. Elle ne peut fournir à ses membres des candidats au mariage acceptables (les tabous entourant l'inceste sont d'ailleurs rigoureusement appliqués), ni les marchandises d'échange nécessaires à la fabrication de certains outils ou convoitées comme des biens de luxe. Elle ne peut fournir la main-d'œuvre indispensable aux projets spécialisés d'envergure ou le contexte nécessaire à la formation ou au maintien d'alliances (souvent par l'intermédiaire des liens matrimoniaux). Le périple annuel doit donc conduire à la concentration aussi bien qu'à la dispersion et comporte au moins un moment où plusieurs bandes se rassemblent. Presque partout dans la forêt boréale, elles s'assemblent en été autour des meilleurs sites de pêche, où l'on travaille en commun afin de construire des fascines. On profite de l'occasion pour faire du troc, se courtiser, festoyer, danser, jouer à des jeux de hasard, s'adonner à des compétitions, échanger des informations et renforcer les alliances. Bientôt, cependant, les réserves alimentaires s'amenuisent et les bandes se dispersent pour retourner à leurs circuits respectifs. La **CARTE 1.5**, qui montre la ronde annuelle de groupes algonquiens vivant sur la rive nord du lac Huron, illustre ces habitudes.



CARTE 1.5 RONDES SAISONNIÈRES DES GROUPES ALGONQUIENS AU NORD DU LAC HURON

D'après C. Heidenreich et J.W. Wright, dans Harris et Matthews, *Atlas historique du Canada*, vol. 1, planche 34.

L'unité sociale de base dans la forêt boréale est la famille et il n'existe pratiquement aucune autorité coercitive formelle au-delà. Habituellement, à l'intérieur de la bande, un des chefs de famille jouit d'un respect particulier et agit plus ou moins à titre de chef dont on écoute les conseils, sans forcément les suivre. Aux réunions d'été, un de ces chefs, par son éloquence, son expérience ou par la sagesse qu'on lui attribue peut se faire accorder une attention spéciale, mais personne n'a autorité pour parler au nom de tous ou pour donner des ordres. Il n'y a pas de chef suprême. Pendant la chasse, un chef peut coordonner les activités, mais lors de cette période seulement. Certaines de ces populations clairsemées ne s'adonnent que très peu à la guerre et même les raids se limitent habituellement à des représailles qui ne touchent que quelques individus. Un raid de plus grande envergure peut être mené par un chef de guerre temporaire. Cette organisation sociale diffuse, avec une hiérarchie locale et informelle et en l'absence d'une autorité centrale, n'est pas dominée par une élite. Le climat social est égalitaire et les décisions se prennent habituellement par consensus. La stabilité vient du bas de la structure, essentiellement des relations sociales entourant la famille. Les jeunes gens se marient habituellement avec les membres d'autres

bandes, tissant ainsi des liens entre ces dernières. Une famille nucléaire donnée ne vit pas nécessairement chaque hiver avec la même bande. Les gens vivent dans des réseaux généalogiques sociaux complexes et étirés dans l'espace. Ils y trouvent d'abord leurs repères sociaux mais aussi, souvent, leur accès à certaines ressources. Ce contexte, renforcé au cours des rassemblements des bandes, sous-tend les valeurs de coopération, d'entraide et d'hospitalité nécessaires à la survie.

Les sociétés subsistant de chasse, de pêche et de cueillette dans la forêt boréale en 1500 composent une mosaïque complexe de champs de connaissances locaux au-dessus de laquelle presque rien ne s'érige en saillie. L'organisation de l'espace ne relève d'aucune autorité centrale. L'espace s'organise, de fait, par l'expérience, le savoir et les relations familiales à l'échelle locale. Les gens connaissent l'histoire de leurs origines et vivent en fonction d'esprits surnaturels locaux. Leur connaissance du territoire est beaucoup plus intime que n'importe quelle autre à venir. Lorsque des explorateurs arrivent et demandent des cartes, on leur en dessine à l'occasion : quelques traits sur le sol ou sur de l'écorce de bouleau qui, parfois, seront plus tard enchâssés dans la cartographie européenne. Mais les habitants de champs de connaissances locaux n'ont pas besoin de cartes parce que le territoire tel qu'ils le connaissent est partie intégrante de leurs histoires, des noms des lieux, du savoir et de l'expérience.

Au-delà de la forêt boréale, on parcourt une ronde annuelle et on a établi des structures sociales un peu différentes mais qui, en général, ne divergent que dans les détails de celles qui ont été décrites plus haut.

Les habitants des plaines nordiques passent aussi la plus grande partie de l'année en petites bandes de chasse avec des chefs non héréditaires et des appartenances flexibles. Durant l'été, les bandes chassent les bisons dans les plaines mais, en 1500, bien avant l'arrivée du cheval dans les plaines du Nord, les principales chasses communautaires ont probablement lieu en hiver dans les vallées abritées des prairies herbeuses qui entourent les plaines, ainsi qu'au pied des Rocheuses. Les bisons s'y rendent pour s'y abriter et les gens les suivent, les tuant en grand nombre en les pourchassant vers des falaises (culbutes à bison) ou dans des enclos, des structures complexes de troncs empilés et de poteaux liés par des courroies de cuir. La chasse comme la préparation de la viande nécessitent beaucoup de main-d'œuvre ; on hiverne donc tout près dans des camps sédentaires. Si ce modèle est véridique, l'hiver est alors le moment choisi pour le troc et les activités sociales. Les peuples des plaines sont des guerriers. On trouve aujourd'hui des massues dans les vestiges archéologiques et des pétroglyphes (des dessins gravés dans la pierre) montrant des guerriers munis de boucliers en plein combat. Il s'agit parfois de simples mises en scène ; lorsque deux groupes de guerriers se rencontrent, on se contente souvent de s'abriter derrière les grands boucliers de peau de bison, de décocher quelques flèches et de se disperser lorsque l'honneur est sauf.

Cependant les raids-surprises sur des camps peuvent parfois être sanglants. Les expéditions guerrières plus nombreuses s'expliquent peut-être parce que diverses peuplades se concentrent lors des chasses, que la densité de population est relativement élevée et que le contrôle des sites de chasse favorables constitue un immense avantage. Les combats sont habituellement dirigés par un chef temporaire.

Au nord de la forêt boréale et à l'ouest de la baie d'Hudson, les Chipewyans dépendent, pour leur survie, du caribou des toundras qui se déplace en grands troupeaux entre les forêts à lichen en hiver et la toundra en été. Si les caribous sont assez dispersés dans les forêts et la toundra, ils se déplacent toutefois en masse lors des migrations. Les Chipewyans suivent alors les caribous, reproduisant ainsi leur cycle annuel de concentration et de dispersion. Les principaux sites de chasse sont sur les voies de migration où les Chipewyans se rassemblent au début de l'hiver (en novembre) ou vers la fin de l'hiver (en avril et mai) en bandes régionales comptant plusieurs centaines, voire un millier d'individus. Même dispersés en bandes locales, les groupes sont habituellement plus nombreux que ceux de la forêt boréale en raison de la main-d'œuvre abondante nécessaire à la construction des culbutes et des enclos pour la chasse. De petites bandes de deux ou trois familles partent en éclaireurs et, une fois en position le long des routes migratoires du caribou, forment ainsi des lignes de communications étendues. Dans la forêt boréale et dans les plaines, les relations familiales relient plusieurs bandes, rendant ainsi possibles la coopération, le partage et l'hospitalité.

Sur la côte du Pacifique, caractérisée par une abondance de ressources terrestres et marines, la densité de la population amérindienne est estimée à deux personnes au mille carré, soit plus de cent fois la densité de la forêt boréale et probablement la plus haute densité de chasseurs-cueilleurs au monde. En fait, il est maintenant certain que la plupart des peuples de la côte nord-ouest pratiquent à l'époque un peu d'agriculture en milieu estuarien. Avec des villages permanents, une abondance matérielle et la capacité à soutenir des activités cérémonielles et artistiques, ils ressemblent bien plus à des agriculteurs qu'à des chasseurs-cueilleurs. On a écrit à leur sujet qu'ils «cultivaient» les forêts, les zones intertidales, les rivières à saumon et l'océan. De la fin-novembre jusqu'à tard en mars, ils vivent dans des villages de maisons de planches comptant jusqu'à deux ou trois mille individus (FIGURE 1.1). La plupart se dispersent ensuite vers différents sites d'approvisionnement. Au début du printemps, plusieurs se dirigent vers des sites de pêche à l'eulachon (poisson-chandelle) où l'on trouve en abondance ce petit poisson à la chair huileuse. En été et en automne, des groupes plus nombreux encore se déplacent vers des sites de pêche au saumon où l'on prépare des réserves abondantes en séchant et en fumant les poissons. Des groupes plus petits se dirigent vers des lits de palourdes, des endroits où poussent des baies ainsi que vers d'autres sites de cueillette. D'autres encore se dirigent vers des territoires de chasse ou de pêche. De retour au village pour l'hiver, on subsiste grâce aux réserves tout en par-

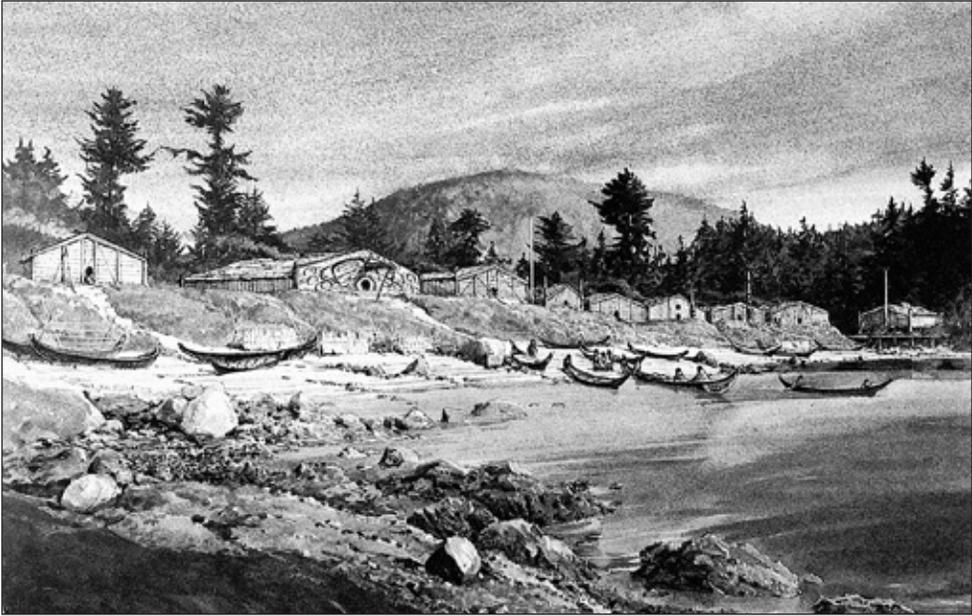


FIGURE 1.1 VILLAGE TSIMSHIAN DE KITKATLA, PÉRIODE PRÉ-CONTACT TARDIVE (ARTISTE : GORDON MILLER)

Atlas historique du Canada, vol. 1, *Des origines à 1800*, R. Cole Harris, dir., cart. Geoffrey J. Matthews (Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1987), planche 13.

Malgré des différences régionales dans l'architecture des habitations, tous les peuples de la côte qui comprend aujourd'hui la Colombie-Britannique, l'État de Washington et le sud de l'Alaska passaient, avant contact, plusieurs mois d'hiver dans de grands villages comme celui-ci.

participant à plusieurs activités sociales et cérémonielles. Le village comporte habituellement plusieurs lignées ; des familles vivant ensemble dans une ou plusieurs maisons longues et qui ont en commun un ancêtre (souvent surnaturel) et des droits héréditaires sur certains emblèmes, noms, chansons et ressources. La société est hiérarchisée. La lignée comporte une élite, des gens ordinaires et des esclaves. Le chef d'une lignée a le pouvoir de décider des moments de la ronde saisonnière, d'allouer et de distribuer des ressources, d'exiger un tribut et d'assigner les noms. Ces chefs se rencontrent au sein d'un conseil de village et l'un d'entre eux est reconnu en tant que grand chef. Dans certaines communautés, particulièrement chez les Nuuchac-nutlh de la côte ouest de l'île de Vancouver et chez les Tsimshians vivant à l'embouchure de la rivière Skeena, le grand chef peut disposer d'un pouvoir considérable.

Les données archéologiques tout comme les récits qui nous sont parvenus attestent de guerres fréquentes qui ne sont pas toutes des expéditions punitives. On guerroyait ainsi à des fins territoriales et l'ennemi vaincu peut même faire face à l'anéantissement. La haute

densité de population exerce une pression sur la disponibilité des ressources (on pêche alors très probablement autant de saumon qu'aux époques subséquentes de pêche industrielle) et, malgré l'abondance générale, surviennent parfois des périodes de misère et de famine. Une des hypothèses qui expliquent les sociétés hiérarchisées, étagées et fondées sur le statut que l'on retrouve sur la côte du Pacifique est que, dans le contexte d'une compétition intense pour les ressources alimentaires et de l'intensification des guerres, les gens échangent l'égalité relative et l'autonomie d'un système centré sur les familles contre la protection d'une hiérarchie sociale élaborée et dominée par un chef puissant.

LES AGRICULTEURS

Comme l'indique la **CARTE 1.4**, l'agriculture ne domine l'économie que du côté est des Grands Lacs et dans la vallée du Saint-Laurent. Les gens vivent dans des villages occupés tout au long de l'année, érigés sur des sites faciles à défendre. Comme l'a démontré le géographe Conrad Heidenreich, ces villages sont à proximité de cours d'eau et de sols limoneux bien drainés et faciles à travailler avec de simples bâtons. On compte jusqu'à 2000 personnes dans les plus gros villages érigés derrière des palissades massives faites de plusieurs rangées de poteaux atteignant un pied d'épaisseur et une hauteur de 15 à 35 pieds (**FIGURE 1.2**). La plupart des villages, toutefois, sont plus petits et comptent peut-être 1000 habitants sur à peu près 4 acres. En dehors du village, on pratique une sorte d'agriculture mouvante dans des champs déboisés par les hommes et cultivés par les femmes. Le maïs est la culture principale et on le plante sur des buttes avec des fèves rouges et des courges à l'échelle de 2500 buttes par acre, selon toute vraisemblance. Des tournesols et du tabac poussent dans d'autres champs. Tous les six à douze ans, en fonction de l'épandage de cendres, les champs appauvris sont abandonnés et d'autres sont déboisés et ensemencés. Là où se concentrent champs et villages, la densité de population atteint probablement 50 ou 60 individus au mille carré. Ces gens pratiquent la chasse, la pêche et la cueillette, mais leur économie repose avant tout sur l'agriculture. Le paysage qu'ils habitent n'est pareil à nul autre au nord du continent.

Dans un même village, selon des sources datant du début du XVII^e siècle, plusieurs familles étendues habitent ensemble dans la même maison longue. L'unité de base de l'organisation politique, toutefois, est le segment de clan; un groupe de personnes qui disent descendre d'une ancêtre commune et qui habitent dans les divers villages de la tribu. La plupart des villages comportent plusieurs segments de clan, chacun avec un chef civil et un chef militaire. Le premier doit, après consultation des chefs de famille, appliquer la loi et maintenir l'ordre, coordonner les activités du groupe et s'occuper de la diplomatie. Le second est responsable des questions d'ordre militaire. Au-dessus du segment de clan se trouve le village. Les chefs civils de chaque segment de clan du village participent à un

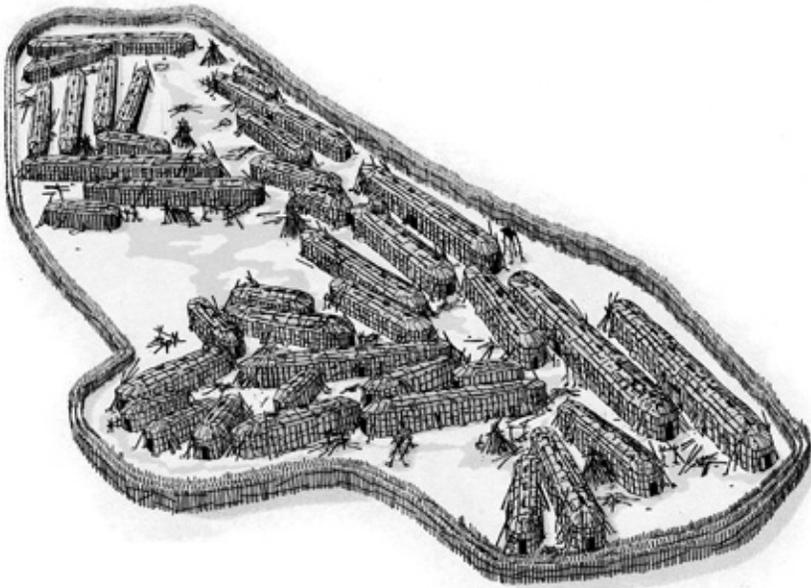


FIGURE 1.2 LE SITE DRAPER, UN VILLAGE HURON DU XVI^e SIÈCLE
 J.W. Wright, « Établissement agricole iroquoien » dans Harris et Matthews,
Atlas historique du Canada, vol. 1, planche 12.

Les trente-huit maisons longues de ce village d'agriculteurs occupant un site de quatre hectare (dix acres) à l'est de Toronto logeaient peut-être deux mille personnes.

conseil de village présidé par le chef civil le plus respecté. Les chefs de guerre participent à un conseil similaire. Au-dessus du village se trouvent la tribu et le conseil de tribu où, apparemment, tous les chefs de segment de clan peuvent siéger. Un des chefs participants est reconnu en tant que chef de tribu, ce qui lui donne le pouvoir d'établir des traités et de donner la permission à qui veut traverser le territoire de la tribu, mais sans droit d'interférence dans les affaires internes des segments de clan autre que le sien. Enfin, au-dessus de la tribu, se trouvent la confédération et son conseil auquel chaque village de la confédération peut envoyer ses chefs de segments de clan, l'un d'entre eux agissant à titre de porte-parole. Ce dernier conseil a, semble-t-il, la responsabilité de déterminer comment soutenir la confédération et ses alliés tout en affaiblissant ses ennemis. À ce niveau, comme à tous les échelons de l'organisation politique, les décisions sont prises par consensus. L'égalité ainsi que l'autonomie locale sont des valeurs acceptées. L'anthropologue Bruce Trigger a

observé qu'un paradoxe insoluble existe dans ces sociétés agricoles entre ces idéaux et leur tendance à accumuler pouvoir et prestige.

Comme dans les plaines et sur la côte du Pacifique, les guerres sont fréquentes. Elles semblent ici motivées surtout par la vengeance et, pour les jeunes hommes, par la possibilité de gagner du prestige. Les raids sont communs mais de nombreux groupes de guerriers attaquent parfois des villages et, surtout s'ils peuvent y entrer furtivement et ainsi avoir l'avantage de la surprise, tuent ou capturent la plupart des habitants. Si l'on met le feu aux palissades et que l'ennemi tente une sortie, les deux côtés s'affrontent en une mêlée générale qui se termine souvent par le retrait de l'attaquant après quelques morts de part et d'autre. Le grand enjeu est la capture de prisonniers, source de prestige pour leurs ravisseurs et de satisfaction pour les villageois, hommes et femmes, qui les adoptent au sein de segment de clan ou les torturent et les tuent.

MONDES DE VIE

Peu importe l'organisation sociale ou l'économie, toutes ces sociétés partagent une même compréhension globale du monde qui les entoure. Ce monde n'est pas tel qu'on le perçoit en surface. Tout ce qui existe, les gens, les plantes, les animaux, les rochers, les lieux, le vent, la pluie, tout est animé et doté de conscience. Les gens et des parties de ce que l'Occident appelle « la nature » interagissent en tant qu'êtres pensants et dotés d'émotions. De plus, le même être peut se manifester sous différentes formes. Un ours peut être le fantôme d'un guerrier ou la pluie, les pleurs d'une mère décédée. Il n'y a aucune frontière entre les vivants et les morts, l'animé et l'inanimé, l'humain et le naturel. De nombreux récits racontent que le monde tel qu'on le connaît a été fait par un personnage *transformateur*. Chez les Micmacs de la Nouvelle-Écosse, il s'agit de Gluskap, le puissant guerrier. Chez les peuples du plateau intérieur de la Colombie-Britannique, c'est Coyote, le *trickster*. Il est dit que ces personnages reviendront un jour pour remettre de l'ordre dans l'univers. D'ici là, il faut se débrouiller dans des mondes pleins d'esprits, bons ou mauvais, bien ou mal intentionnés. On peut espérer se concilier certains esprits, ou même s'approprier leurs pouvoirs, à l'aide de cadeaux et de sacrifices, tout en respectant les tabous, et par des prières souvent associées à des jeûnes et des rites de purification lors de quêtes de la vision destinées à trouver des esprits gardiens. Les chamans, qui possèdent des habiletés spéciales pour entrer en contact avec le monde des esprits, sont des personnages puissants dans ces sociétés, mais dont on doit aussi se méfier. Utilisés pour faire le bien, leurs pouvoirs en font des guérisseurs et des devins ; pour le mal, des sorciers ou des sorcières.

Les peuples d'Amérique du Nord partagent tous ces croyances, mais, dans le détail, les mondes des esprits varient beaucoup. Certains esprits locaux, par exemple, vivent dans des éléments particuliers du paysage. L'historienne Leslie Upton note que les Micmacs font des

offrandes propitiatoires à certains esprits habitant des chutes, des baies ou des rivières. Bruce Trigger décrit le même comportement chez les Hurons, l'un des peuples agricoles vivant au nord du lac Ontario, lesquels associent des esprits amicaux, mais aussi hostiles, à certains éléments du paysage et cherchent à se les concilier ou à obtenir leur aide par des offrandes de tabac laissées sur place ou jetées dans les feux de camp. Les études menées par Robin Riddington sur les Dunne-zas, ou Peuple du castor, de la vallée de la rivière de la Paix montrent à quel point leurs rêves et les esprits sont des parties intrinsèques de l'environnement. La connaissance du territoire des Dunne-zas, leur spiritualité et la terre forment en effet un tout indissociable. Susan Marsden, qui a étudié les Tsimshians, le peuple qui vit près de l'embouchure de la rivière Skeena et sur la côte adjacente en Colombie-Britannique, a décrit le concept de *spanaxnox* (mot qui désigne autant les lieux habités par les esprits que les esprits eux-mêmes). Selon la tradition tsimshiane, les *spanaxnox* habitent un monde sous-marin organisé, parallèle à celui des Tsimshians. Ces royaumes des humains et des esprits sont ouverts l'un à l'autre ; les gens et les êtres sous-marins peuvent interagir. On raconte, par exemple, que, lorsque la fille d'un chef fut aspirée sous l'eau par un tourbillon, elle se retrouva dans un village *spanaxnox* où elle se maria et fut, par la suite, retournée auprès des siens où son fils, mi-humain et mi-*spanaxnox*, deviendrait un grand chef. C'est ainsi que, lorsque les Tsimshians se déplacent, ils traversent non seulement des contrées perceptibles par les sens, mais aussi les territoires de leurs contreparties sous-marines, les *spanaxnox*. Ces derniers, à l'instar de l'irascible dieu grec des mers, Poséidon, peuvent se venger si on ne les approche pas convenablement ou si on ne les apaise pas.

Les champs de connaissances locaux dans lesquels vivent ces gens comportent donc bien plus que de l'information sur l'écologie ou la société. Cette information est imbriquée dans un monde d'esprits animés qui habitent dans tout ce qui existe, influencent le cours des événements et, avec les récits maintes fois racontés par les vieux, donnent un sens à l'univers. Dans ces sociétés, le savoir qui touche à l'environnement, la société elle-même et ce que, plus tard, l'Occident appellera « la culture » sont des composantes du même champ de connaissances. Les gens qui vivent dans ces champs de connaissance possèdent un savoir complexe, cohérent, holistique et pratique, enraciné en des lieux particuliers. Ce savoir est fondamentalement relié à un contexte et n'est absolument pas spécialisé. À l'inverse d'un savoir spécialisé qui permet à son détenteur d'accomplir la même tâche n'importe où, ces champs de connaissance permettent de vivre en des endroits précis.

Le philosophe allemand Jürgen Habermas a avancé que ce « monde de vie », comme il l'appelle, donne à ses membres « des connotations de base communes, non problématiques, que l'on suppose garanties ». Dans les sociétés pré-modernes, poursuit-il, les gens vivent « sous l'horizon de leur monde de vie » et ils ne peuvent aller au-delà de ses pré-interprétations. En d'autres termes, ils ne peuvent interpréter et communiquer ce monde que selon leurs propres termes de référence. Cette thèse fait l'objet d'un débat, d'une part par ceux

qui avancent que tous les peuples peuvent penser en dehors de leur monde de vie et, d'autre part, par ceux qui prétendent que cela est impossible. Quoi qu'il en soit, il apparaît clairement que deux mondes de vie radicalement différents en sont venus à s'affronter dans le nord du continent, il y a quelque 500 ans, et que chacun a eu beaucoup de difficulté à comprendre l'autre. Les Européens amènent avec eux une expérience géographique du monde beaucoup plus vaste ainsi qu'une catégorie, celle du sauvage, qu'ils peuvent appliquer aux indigènes qu'ils rencontrent. Cette catégorie, toutefois, est leur propre création, issue d'une tradition philosophique et littéraire ; elle ne sera pas facilement transcendée malgré de nombreuses preuves que l'expérience du Nouveau Monde amènera que, souvent, les Européens ne semblent pas particulièrement civilisés et les non-Européens, pas particulièrement sauvages. Cette étiquette commode, porteuse d'un pouvoir culturel et politique, permettra de légitimer la présence européenne et de rendre plus ardue la compréhension d'habitudes mentales, de sociétés et d'économies au-delà du monde de vie européen.

On connaît mal, aujourd'hui, la réaction des peuples autochtones à l'arrivée des premiers Européens dans le nord-est de l'Amérique, quoique certains récits disent que ces premières rencontres avaient été présagées dans des rêves et que la curiosité à l'égard des nouveaux arrivants était intense. Dans la région des Grands Lacs, au début des années 1630, des missionnaires jésuites sont d'abord perçus comme des manitous, des êtres surnaturels. Dans l'Ouest, où ces premiers contacts ont lieu beaucoup plus tard, on trouve un plus grand nombre de récits illustrant le point de vue autochtone. À en juger par ces récits, les habitants de Nootka Sound sur la côte ouest de l'île de Vancouver sont tout autant terrifiés que curieux face à l'arrivée des navires du capitaine Cook en 1778. Certains pensent alors qu'ils sont mus par Haitetlik, le serpent-éclair ; d'autres encore pensent que ce sont des saumons et que l'équipage est « un poisson qui a pris la forme de personnes ». Un vieil homme déclare que c'est là l'arrivée de la lune qui utilise un serpent de mer en guise de canot. Trente ans plus tard, lorsque le commerçant en fourrures Simon Fraser et une vingtaine d'hommes descendent la rivière Fraser, plusieurs pensent que Coyote, le polymorphe, est de retour, emmenant avec lui le soleil, la lune, l'étoile du matin et d'autres participants à la création du monde. Leur retour avait d'ailleurs été prédit et, avec lui, la re-création du monde était imminente. Un demi-siècle plus tard, dans l'Arctique, des explorateurs à la recherche de l'expédition perdue de Franklin rencontreront des Inuits qui n'ont jamais vu, ni apparemment entendu parler, d'hommes blancs. « D'où venez-vous ? », disent-ils, « Du soleil ou de la lune ? » Étant donné la conception du monde de ces Inuits, il s'agit là de questions bien réelles.

Dans ces exemples, les gens interprètent le nouveau et l'étrange selon leur propre cadre de référence. Initialement, ils ne peuvent guère faire autrement car il n'y a aucune autre source de compréhension à laquelle puiser. Lorsqu'ils commencent à percevoir le caractère autre des Européens, il leur reste encore le défi immense d'en comprendre la nature, défi auquel

les Européens se heurtent pour les comprendre aussi. Des mondes de vie entièrement différents se sont rencontrés et, que Habermas ait raison ou pas, les obstacles à une compréhension mutuelle seront immenses. Avec le temps, ce ne sont peut-être pas les capacités de compréhension différentes de ces mondes de vie qui allaient compter le plus, mais bien des occasions fort différentes de ne pas tenir compte de l'autre. Les peuples qui ont toujours vécu au nord du continent ne peuvent désormais ignorer la présence de plus en plus marquée des Européens. Ces derniers, de leur côté, vont de plus en plus créer de nouveaux moyens de posséder et d'organiser le territoire en ne tenant que peu ou pas compte de ceux qui les ont depuis longtemps précédés. Beaucoup d'Européens pourront fermer les yeux sur la présence autochtone d'une façon telle que les autochtones ne peuvent, eux, se permettre.

Habermas croyait qu'il est caractéristique des sociétés en cours de modernisation de voir les mondes de vie progressivement envahis par des systèmes de pensée spécialisés, rationalisés et institutionnalisés. Il appelait ce phénomène la « pénétration des mondes de vie par les systèmes » et soutenait qu'il délogeait les façons de vivre locales de l'horizon des mondes de vie et modelait les sociétés selon la logique des systèmes spécialisés. Ce faisant, systèmes et mondes de vie sont dissociés. Il s'agit là d'une analyse abstraite par un philosophe européen, mais elle n'est pourtant pas sans rapport avec les chapitres à venir. On y décrira les changements qui s'opèrent dans le nord du continent au fur et à mesure que les capitaux, les missionnaires, les colons et les mécanismes des gouvernements coloniaux pousseront ce vaste territoire hors des champs de connaissances locaux qui le caractérisaient il y a 500 ans.

BIBLIOGRAPHIE

La synthèse la plus accessible sur la préhistoire de la partie nord du continent nord-américain est toujours celle qui se trouve dans *l'Atlas historique du Canada*, vol. 1, *Des origines à 1800*, sous la direction de R. Cole Harris, cart. Geoffrey J. Matthews (Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1987), planches 1-18. Seront aussi utiles : Arthur J. Ray, *I Have Lived Here since the World Began : An Illustrated History of Canada's Native People* (Toronto : Key Porter Books, 1996), chap. 1-3 ; et Olive Patricia Dickason, *Canada's First Nations : A History of Founding Peoples from Earliest Times* (Toronto : McClelland and Stewart, 1992), chap. 4.

À propos des chasseurs-cueilleurs, les sources générales utilisées sont : Allen W. Johnson et Timothy Earle, *The Evolution of Human Societies : From Foraging Group to Agrarian State* (Stanford : Stanford University Press, 1987), en particulier les chap. 2 et 7 ; Robin Ridington, *Little Bit Know Something : Stories in a Language of Anthropology* (Vancouver et Toronto : Douglas and McIntyre, 1990) ainsi que Edward Rogers et James Smith, « Environment and Culture in the Shield and Mackenzie Borderlands », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 6, *Subarctic*, June Helm, ed. (Washington DC : Smithsonian Institution, 1981), 130-145.

Plus spécifiquement, sur les chasseurs-cueilleurs, voir Robin Ridington, « Beaver », et James G.E. Smith, « Chipewyan », tous deux dans Helm, *Handbook of North American Indians*, vol. 6, 350-360 et 271-284. Voir également Hugh A. Dempsey, « Blackfoot », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 13, *Plains*, Raymond J. DeMallie, ed., première partie (2001), 604-628 ; et Philip K. Bock, « Micmac », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15, *Northeast*, Bruce G. Trigger, ed. (1978), 109-122. Leslie Upton, *Micmacs and Colonists: Indian-White Relations in the Maritimes, 1713-1867* (Vancouver : UBC Press, 1979), chap. 1. À propos des Pied-Noirs et d'autres groupes des plaines du Nord, voir Theodore Binnema, *Common and Contested Ground: A Human and Environmental History of the Northwestern Plains* (Norman : University of Oklahoma Press, 2001), chap. 2 et 3. Les travaux récents sur l'agriculture pratiquée par les sociétés subsistant principalement de pêche et de chasse le long de la côte pacifique sont décrits dans Douglas Deur, « Rethinking Precolonial Plant Cultivation on the Northwest Coast », *Professional Geographer*, 54, 2 (mai 2002) : 140-157. William Cronon dresse un portrait accessible de l'économie et de l'environnement à la fois pour les sociétés de chasseurs-cueilleurs et les sociétés d'agriculteurs dans *Changes in the Land: Indians, Colonists, and the Ecology of New England* (New York : Hill and Wang, 1983), chap. 3.

À propos des Hurons, voir en particulier Bruce G. Trigger, *Children of the Aataentsic: A History of the Huron People to 1660* (Montréal, Kingston et London : McGill-Queen's University Press, 1976), chap. 2, pour la version française, voir Bruce G. Trigger, *Les Enfants d'Aataentsic: l'histoire du peuple huron* (Montréal : Libre Expression, 1991) et Conrad Heidenreich, *Hurononia: A History and Geography of the Huron Indians, 1600-1650* (Toronto : McClelland and Stewart, 1971), particulièrement le chap. 8. L'essai par Heidenreich, « Huron », dans DeMallie, *Handbook of North American Indians*, vol. 13, 368-388, est aussi très utile.

À propos des *spanaxnox* chez les Tsimshians, voir Susan Marsden, « Adawx, *Spanaxnox*, and the Geopolitics of the Tsimshian », *BC Studies*, 135 (automne 2002) : 101-135. Sur les réactions suscitées par l'arrivée du capitaine Cook, voir Daniel W. Clayton, *Islands of Truth: The Imperial Fashioning of Vancouver Island* (Vancouver : UBC Press, 2000), chap. 2. Sur les réactions quant à Simon Fraser, voir J.A. Teit, « Mythology of the Thompson Indians », dans *The Jesup North Pacific Expedition*, *Memoirs of the American Museum of Natural History*, vol. 8, deuxième partie (New York : G.E. Stechert, 1912), 416 ; ainsi que Wendy Wickwire, « To See Ourselves as the Other's Other: Nlaka'pamux Contact Narratives », *Canadian Historical Review*, 75, 1 (1994) : 1-20.

Les passages par Jürgen Habermas qui ont été mentionnés se trouvent dans *Théorie de l'agir communicationnel*, tome 2, *Critique de la raison fonctionnaliste* (Paris : Fayard, 1997), sixième partie.

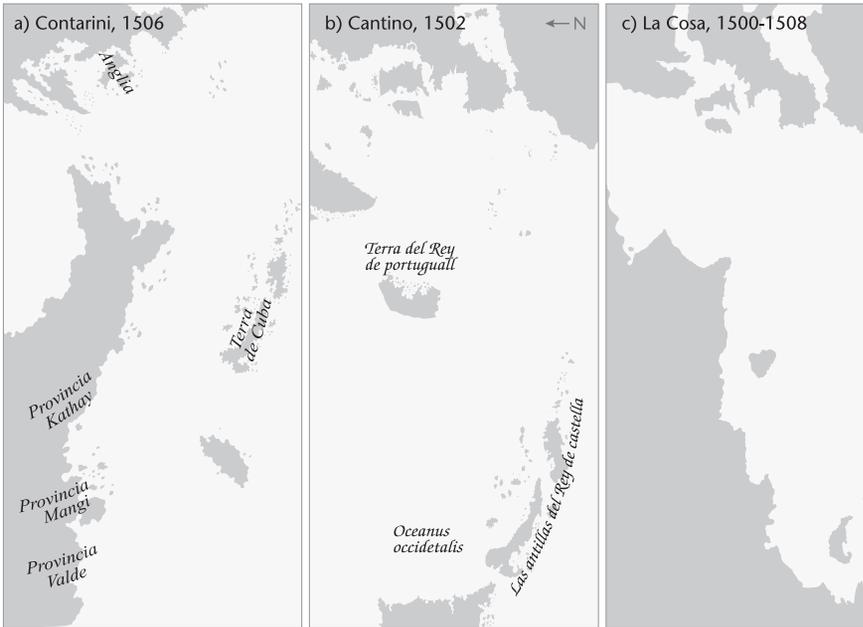
2 L'ATLANTIQUE DU NORD-OUEST, 1492-1632

À LA FIN DU XV^e SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE, LES SOCIÉTÉS HUMAINES DES HÉMISPÈRES EST ET OUEST REPRENENT PETIT À PETIT CONTACT ET, CE FAISANT, DEUX THÉÂTRES D'ACTIVITÉ EUROPÉENNE ÉMERGENT À L'OUEST DE L'ATLANTIQUE. L'un de ces théâtres apparaît dans les Caraïbes en 1492 puis s'étend rapidement vers l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud. L'autre débute à Terre-Neuve en 1497 et se propage lentement vers l'Ouest. Entre ces deux points, des expéditions de reconnaissance avaient parcouru une grande partie de la côte dans les années 1520 ; on s'en était ensuite désintéressé pendant près d'un siècle. Le théâtre d'activité du Nord se situe sur une côte indentée, rocheuse, ravagée par les glaces et dominée par un climat continental rigoureux qui enveloppe de glace de nombreux havres pendant au moins un mois chaque année. Pourtant, les Européens ont tôt fait d'explorer cette côte inhospitalière tout en décrivant, en dénommant et en cartographiant les lieux en des termes qu'ils peuvent comprendre. Dès qu'il est clair que des ressources profitables s'y trouvent, c'est-à-dire des quantités apparemment infinies de morue, vient alors le capital commercial européen. Dès le début du XVI^e siècle, des navires de pêche viennent annuellement d'Europe. L'arête nord-est d'un continent jusqu'alors inconnu se dessine peu à peu pour les Européens. Certains de ces produits entrent dans l'économie européenne et ces lieux commencent à s'immiscer dans les tractations géopolitiques des cours d'Europe. Les peuples qui y habitent ont peut-être souffert de maladies infectieuses transmises lors de ces contacts. C'est alors que la séparation des deux côtés de l'Atlantique prend fin et que l'impulsion responsable des changements à venir sur la côte de l'Amérique du Nord trouverait de plus en plus sa source en Europe.

IMAGINER ET REVENDIQUER LE PAYS

Avant que les Européens ne puissent mener leurs activités à la limite nord-est du continent, l'imaginaire européen devait d'abord appréhender le milieu ; moins, peut-être, pour établir ce qui s'y trouvait que pour l'ordonner en termes européens. Cette terre est, autrement, trop mystérieuse et profondément déconcertante. Ce processus d'ordonnement de l'espace, donc d'organisation en termes intelligibles, du Nouveau Monde se poursuit jusqu'à aujourd'hui. Juste après les premiers contacts, toutefois, les récits et les cartes des explorateurs sont les principaux moyens pour distinguer plus nettement les contours de cet espace. Les écrits, basés sur des observations fugaces et une promotion intéressée, sont habituellement d'aguichantes exagérations. Les cartes produites par les cartographes et les explorateurs sont de quasi parfaites abstractions qui schématisent une complexité infinie à l'aide de quelques traits. Malgré tout, ces mots et ces traits permettent aux Européens de savoir et de penser selon des schèmes qui font partie de systèmes de pouvoir, lesquels leur permettront de s'approprier des espaces presque inconnus. Les récits d'explorateurs et les cartes produites par eux et par les cartographes européens sont des moyens de traduction et de simplification. Ils rendent compte des multiples voix de nouveaux territoires en une langue accessible aux Européens. Une fois traduite dans cette langue, la terre peut être communiquée et faire l'objet de disputes et de stratégies à distance. De plus, puisque ce langage permet aux Européens de s'orienter dans un espace mal connu, il leur permet de ne pas tenir compte des voix indigènes au sein de systèmes de connaissances complexes mais, selon le point de vue européen, complètement étrangers. Quelques traits sur une carte ainsi permettent d'éviscérer la terre de son savoir indigène et de la représenter comme un espace vide et simplifié, ouvert à tout ce que l'imaginaire européen veut en faire.

Ce processus de traduction et de simplification débute dès que les Européens entrent en contact régulier avec la partie nord-ouest de l'Amérique du Nord. Sa découverte par l'Europe moderne commence, pense-t-on, en juillet 1497 lorsque l'explorateur et marchand genevois John Cabot, avec l'appui financier de marchands de Bristol et l'aval du roi de l'Angleterre Tudor, Henri VII, aborde les côtes de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Écosse. Il y trouve une côte inhospitalière, des eaux grouillantes de poisson et quelque espoir d'un accès à la Chine, ce qui lui permettra d'obtenir 10 £ du roi Henri VII et le soutien de ses promoteurs pour monter une expédition de cinq vaisseaux l'année suivante. Un de ces vaisseaux reviendra bientôt, endommagé par les tempêtes, mais pas les quatre autres. En 1499, João Fernandes, un Portugais, se rend au moins jusqu'au Groenland (qu'il baptise Terra de Lavrador, nom qui allait plus tard migrer vers l'ouest). Un an plus tard, un autre Portugais, Gaspar Corte-Real, voguant lui aussi avec l'autorisation du roi Manuel du Portugal, atteint le Groenland. Il revient en 1501 et poursuit alors sa route jusqu'à Terre-Neuve, mais se perd en mer, comme son frère Miguel, parti à sa recherche. Ces avancées précaires dans l'Atlantique du Nord-Ouest avaient bel et bien atteint et découvert une



CARTE 2.1 REPRÉSENTATIONS CARTOGRAPHIQUES DE L'AMÉRIQUE DU NORD, DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE

On trouve des reproductions des cartes d'origine dans Derek Hayes, *Historical Atlas of Canada : Canada's History Illustrated with Original Maps* (Vancouver et Toronto : Douglas and McIntyre, 2002), 16, 19 et 21.

terre, mais laquelle? Cabot et ses promoteurs pensaient qu'il avait atteint une péninsule du nord-ouest de la Chine, supposition d'ailleurs illustrée par plusieurs cartes du début du XVI^e siècle (CARTE 2.1A). Fernandes et Gaspar Corte-Real pensaient avoir découvert une île (CARTE 2.1B). La découverte conceptuelle de l'Amérique du Nord n'avait apparemment pas encore été faite, bien qu'une carte remarquable dressée par l'Espagnol Juan de la Cosa qu'on estime dater de 1500 à 1508 pourrait indiquer le contraire (CARTE 2.1C). La carte de la Cosa montre une ligne côtière ininterrompue entre les découvertes des Espagnols dans le golfe du Mexique et celle des Anglais, signalées par des drapeaux, loin au Nord. C'est là la première représentation de la côte est de l'Amérique du Nord. Certains pensent aujourd'hui que la Cosa, qui se trouvait dans les Caraïbes en 1499, n'aurait pu obtenir cette information qu'auprès de John Cabot. Selon cette hypothèse, ce dernier aurait exploré la côte et, de manière inconnue, aurait communiqué ses relevés à la Cosa avant qu'il ne disparaisse avec ses vaisseaux. Quoi qu'il en soit, la plupart des cartographes européens n'acceptent rien qui puisse ressembler à la ligne côtière de la carte de la Cosa avant la fin des années 1520. À cette époque, le Florentin Giovanni Verrazzano et le Portugais Estévan Gomez avaient,

pour la France et pour l'Espagne respectivement, cartographié la côte est du continent entre Terre-Neuve et la Floride. Une fois établie l'existence d'une masse terrestre continue, les détails de la côte est du continent commencèrent à se préciser. L'exploration se tournerait maintenant vers d'autres objectifs : soit comment contourner ou traverser cet obstacle pour atteindre la Chine, soit comment en tirer profit. Verrazzano avait observé ce qu'il pensait être l'océan au-delà d'une barre immergée au large des Carolines. Au nord, on ne connaît alors pas encore l'existence du golfe du Saint-Laurent et Terre-Neuve n'apparaît pas encore comme une île.

À l'arrivée des années 1530, des lingots provenant des conquêtes espagnoles des Aztèques au Mexique, des Mayas au Guatemala et des Incas au Pérou affluent vers l'Espagne. La perspective de découvrir et de piller d'autres empires devenait aussi alléchante qu'un raccourci vers la Chine. C'est dans ce climat d'impérialisme spéculatif que le roi de France, François I^{er}, charge Jacques Cartier, un maître-marinier breton de Saint-Malo, d'explorer un détroit aperçu au-delà de la Baye des Chasteaux (le détroit de Belle Isle, qui se trouve entre Terre-Neuve et le Labrador). L'expédition de Cartier part en 1534 et, à son retour au début de septembre, il avait exploré presque tout le golfe du Saint-Laurent, pris possession du territoire au nom du roi de France et capturé deux Iroquois pour les présenter à la cour française. Ses succès lui valent d'être chargé d'une deuxième entreprise et il repart l'année suivante avec trois vaisseaux et 112 hommes. Aidé de ses deux captifs, Cartier remonte le Saint-Laurent aussi loin que ses gros vaisseaux peuvent naviguer. Puis il explore vers l'ouest jusqu'à l'île de Montréal. Là, il trouve un grand village entouré d'une haute palissade (Hochelaga) qu'il décrit comme étant constitué d'une cinquantaine de maisons, chacune longue de quelque 50 pas et large de 12 à 15 pas. De retour aux vaisseaux, lui et ses hommes passent un hiver éprouvant dans un froid qui les prend tous au dépourvu, hantés par le scorbut (le quart de ses hommes en mourront) et l'hostilité croissante des autochtones avant de capturer 10 villageois, y compris leur chef, Donnacona, et de retourner en France. Mais il avait découvert, tel qu'il le décrira au roi, « la plus grande rivière qu'il puisse avoir été vu » coulant sur « vos terres » bien peuplées et d'une grande fertilité et d'une grande richesse. Il fait aussi rapport d'un *royaume de Saguenay*, à une lune d'Hochelaga, où on lui a dit se trouver « de nombreuses villes et beaucoup d'or et du cuivre ». Les récits, embellis par Donnacona en France, font état d'une expédition de quelque 500 hommes en 1541, dirigée par un aristocrate français, Jean-François de la Roque, sieur de Roberval. Son but n'est pas tant de trouver la route de la Chine (ce qui semble peu probable si on emprunte le Saint-Laurent) que d'établir une colonie et d'exploiter les richesses du royaume de Saguenay. Mais presque tout devait mal se passer. Cartier et Roberval ne s'entendent pas ; les diamants et l'or envoyés en France ne s'avèrent être que de la pyrite de fer et des cristaux de quartz ; le royaume du Saguenay n'est finalement pas découvert tandis que le scorbut et les attaques des indigènes déciment les colons. Roberval et les derniers survivants repartent en juillet